

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



14^e Année. N° 703

15 Octobre 1870

8 octobre 1870.

« Par un redoutable hasard de la fortune, Paris a l'honneur de concentrer sur lui l'effort des agresseurs de la France; il est son boulevard, il la sauvera par votre abnégation, par votre courage, par vos vertus civiques, et si quelques téméraires essayent de jeter dans son sein des germes de division, votre bon sens les étouffera sans peine.

« Quand vous aurez vaincu, vous reviendrez aux urnes électorales: et, au moment où je vous parle, entendez-vous l'appel suprême qui m'interrompt? c'est la voix du canon qui tonne et qui nous dit à tous où est le devoir. »

(Discours aux gardes nationales sur la place de l'Hôtel-de-Ville.)



COYAIN, TOURFAUT.

E. BCCOURT, DEL.

JULES FAVRE

vice-président du Gouvernement de la défense nationale et ministre des affaires étrangères.

septembre 1870.

« La population de Paris est courageuse et résolue aux derniers sacrifices; son héroïsme peut changer le cours des événements. Si vous avez l'honneur de la vaincre, vous ne la soumettez pas. La nation tout entière est dans les mêmes sentiments. Tant que nous trouverons en elle un élément de résistance, nous vous combattons. C'est une lutte indéfinie entre deux peuples qui devraient se tendre la main. J'avais espéré une autre solution. Je pars bien malheureux, et néanmoins plein d'espoir.

« Dieu, qui nous juge, décidera de nos destinées. J'ai foi dans sa justice. »

(Lettres à M. de Bismark, après l'entrevue de Ferrières,

COURRIER DE PARIS

Au train dont vont les choses, la défense de Paris, la résistance de la capitale et son salut sont peut-être absolument une question d'alimentation. Le courage civil peut arriver à son paroxysme, la valeur militaire s'élever à la hauteur des circonstances, et tant d'enthousiasme, tant de forces viriles, une si immense mise en œuvre de moyens de défense risquent d'être mis à néant par l'inaction forcée que l'ennemi semble nous imposer, et par sa résolution, qui paraît arrêtée, de ne point nous attaquer.

Cependant, en traçant ces lignes quelques jours avant celui où elles paraîtront, nous tremblons de les voir démenties par quelque vigoureuse et impétueuse attaque, quelque foudroyante surprise, contre lesquelles nous devons à toute heure de jour et de nuit nous tenir en garde.

L'ennemi est puissant, il est persévérant, il est rusé; soyons sur nos gardes, et que l'immensité de ce camp retranché, la vie qui continue à circuler dans les artères de ce corps privé de ses grandes communications, de ce Paris isolé comme une île, ne fassent pas naître en nous l'illusion de la sécurité.

* *

Assiégés, nous le sommes, et de la bonne façon; investis, nous le sommes aussi, et ce n'est point la faute de M. de Moltke si quelques courriers isolés, luttant de ruse, passent à la faveur de la nuit à travers les lignes.

Cette situation nouvelle, inouïe dans l'histoire, de la première ville du monde privée de ses communications, de ce point de centralisation excessif, n'envoyant plus le sang politique aux artères de ce corps gigantesque qui s'appelle la France, a amené l'industrie humaine, désormais privée de ses moyens de communication, à employer des subterfuges qui tiennent plus de la féerie que de la réalité.

Personne n'avait cru que Paris, qui mesure sept lieues de circonférence, et qui, en dehors de ses forts, mesure dix huit lieues de développement, pourrait être aussi facilement investi.

On croit que trois armées allemandes, comptant un effectif de trois cent et quelques mille hommes, ont suffi à cette besogne. On s'était imaginé dans le public que la moindre armée de secours permettrait sans cesse à ce grand camp retranché de se ravitailler; la réalité nous est apparue, et il ne faut compter, jusqu'à nouvel ordre, que sur les ressources dont nous disposons. Elles sont énormes, mais elles ne sont pas inépuisables; les plus confiants estiment que nous n'avons guère plus de deux mois de vivres, à partir d'aujourd'hui.

C'est donc, en supposant qu'un secours longtemps espéré ne nous arrive point de la province, en admettant encore qu'une effroyable attaque ne fasse pas plier la défense par une gigantesque pesée sur un seul point, deux mois d'existence que nous avons devant nous, deux mois de calme relatif pendant lesquels les destinées de la France ne sont point encore à jamais compromises.

Deux mois dans cette immense crise, c'est une éternité; la Providence a ses secrets, l'avenir a ses surprises. Qui peut dire ce que sera demain? Un cataclysme, une mort subite, une décision politique, une intervention, une circonstance que personne ne prévoit, peuvent tout modifier. Examinons avec calme quelle devra être l'attitude de la population parisienne dans cette crise, étant ad-

mise l'hypothèse de l'inaction de l'armée prussienne.

* *

D'abord, l'hypothèse est-elle vraisemblable, et n'est-ce pas supposer à l'ennemi beaucoup de patience, une longanimité relative et un manque de décision et d'audace peu conforme au génie de la Prusse, au tempérament de ses chefs, aux intérêts de la nation et aux ressources dont elle dispose?

Les faits sont là, et on a quelque droit de supposer, en voyant les opérations de l'ennemi, qu'il s'établit pour une occupation relativement longue.

Sur tous les points de la circonférence, à Satory, à Bondy, au Bourget, à Chennevières, à Bonneuil, à Châtillon, il a disposé ses camps, établi des points fortifiés destinés aussi bien à repousser nos attaques qu'à garder ses communications, sa ligne de retraite, et à se défendre des agressions d'un ennemi venu de l'intérieur de la France.

Il résulte des conversations de M. de Bismark et du roi avec les différents personnages qu'ils ont reçus, que leur plan armé, — sauf une dissimulation qui est bien dans le caractère de l'ennemi, — est de ne pas prendre le taureau par les cornes.

« Versailles est grand, a dit le chancelier à M. Jules Favre, les casernes sont énormes; Satory est propice au campement, les fourrages se trouvent là en abondance; s'il le faut, nous passerons ici l'hiver, et nous attendrons que Paris nous ouvre ses portes. »

Est-ce là la vérité, ce langage est-il celui de la duplicité? n'avons-nous pas au contraire à craindre une surprise, une attaque de vive force, une violente irruption sur l'un des forts, et à la suite le bombardement d'un quartier de Paris? Nul ne le sait.

Ce qu'on devine, c'est que les chefs suprêmes de l'armée allemande ont cru entrer dans Paris comme dans une ville ouverte ou à peu près, et qu'ils sentent aujourd'hui qu'ils se sont trompés. Ils ont compté sur notre désunion, sur nos passions politiques, sur notre découragement, et ils se sont heurtés à des forts en état, à une population qui n'est pas exempte de divisions, sans doute, mais qui au moins compte une écrasante majorité composée d'hommes de cœur et d'hommes de bon sens, qui comprennent que plus qu jamais l'union fait la force.

Donc il faut se résoudre ou à nous enlever par un rude assaut, peut-être plusieurs fois repoussé, ou à nous réduire par la famine, enfin à nous bombarder.

* *

Un assaut, au dire de tous les hommes compétents, peut coûter à l'armée ennemie trente mille hommes ou plus. S'il réussit, c'est déjà payer cher une victoire que nous trouvons brillante, mais qu'on a crue plus facile; s'il ne réussit point, le rôle d'une population assiégée est un rôle relativement peu dangereux; l'attaque ne peut que nous tenir en haleine, faire notre union politique définitive, et il faut recommencer. C'est encore de vingt à trente mille hommes à sacrifier et ces sanglantes hécatombes ne portent bonheur à personne.

Nous réduire par la famine est un assez bon moyen; nous sommes un peu naïfs en fait de siège, nous manquons de stoïcisme, et deux millions d'hommes agglomérés ne savent pas tous également souffrir. La politique peut s'en mêler, et avec elle vient le désordre.

Voilà le côté avantageux de la question; mais ce mode de supplice à l'usage des Parisiens a aussi ses dangers, et ils sont énormes.

D'abord nous sommes munis pour deux mois, et deux mois, c'est une longue échéance, quand l'armée qui assiège est une armée allemande recrutée comme on le sait, formée des forces vives de la nation, des organes les plus essentiels à son existence; ensuite, si nombreux que soient nos ennemis, ils

ne peuvent être à la fois aux quatre points cardinaux de la France, et la province peut venir les inquiéter de toute part. Nos armées, à la voix de Gambetta, de je ne sais quel Français, inconnu hier et célèbre demain, peut se lever à l'improviste, tomber sur l'ennemi, remporter ici ou là un avantage qui redonnera du cœur à nos populations effarées, et, si bien gardée que soit la ligne de retraite, gare la débâcle le jour où les Prussiens regagneraient en vaincus les défilés de l'Argonne!

Il nous reste donc à examiner le cas du bombardement.

Pour nous bombarder, il faut s'être emparé d'un fort ou plutôt de deux ou trois forts, car, à part le Mont-Valérien qui coûterait cher à l'ennemi, et que M. de Bismark paraît tenir en si haute estime, probablement parce qu'il est le plus haut et le plus gros (ce qui ne fait pas précisément l'éloge de M. le chancelier comme militaire et stratège), la plupart des autres se commandent mutuellement.

Une fois ces forts pris, supposons que ce soit Issy et Vanves (dont on prétend du reste que les Prussiens ont envie), voilà donc Vaugirard en grand danger et exposé à toutes les horreurs d'un bombardement.

Mais Vaugirard, c'est un quartier de Paris, ce n'est pas Paris tout entier; et puis est-ce que la Prusse, après l'odieuse rôle qu'elle a joué à Strasbourg, assumerait encore devant l'histoire la honteuse responsabilité du bombardement de la capitale du monde civilisé?

On prétend que de ceci, le chancelier se soucie comme d'une pomme; qu'il sait qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, et qu'il est décidé à tout braver: l'Europe, l'opinion, l'histoire, le monde et la réprobation de toutes les races et de tous les siècles. S'il en est ainsi, nous serons bombardés, car le roi n'est rien, le prince royal est peu de chose.

C'est M. le chancelier qui veut et qui peut tout. M. le général de Blumenthal a beau trouver singulier que le comte de Bismark donne des ordres militaires, alors qu'il est simplement chef d'escadron des cuirassiers blancs; il faut qu'il en prenne son parti; cela est, cela sera, et, si le comte le veut, nous serons bombardés; — toujours, bien entendu, dans l'hypothèse où il a pris les forts.

* *

Suivons notre raisonnement et continuons. — Bien, nous voilà bombardés!

Vaugirard est insoutenable, les obusiers de Strasbourg sont arrivés, les voilà mis en batterie; le Luxembourg lui-même est en danger, l'Odéon frémit, la rue de Tournon est déserte, M. Ricord est obligé de se casemater, et le curé de Saint-Sulpice rassure ses ouailles.

Quelle va être notre attitude? Ouvrons-nous nos portes? Pas encore, et c'est ici où je veux venir.

Indépendamment du danger immédiat d'être atteint par le projectile lui-même, blessé par un éclat, enseveli sous un effondrement ou lésé par l'incendie, périls auxquels on sera forcé d'opposer l'abandon presque complet du quartier en butte au bombardement, ou le refuge dans certains endroits qui se trouvent naturellement casematés ou hors d'atteinte, se joint un danger permanent, inévitable, un supplice plus lent et plus sûr, celui de l'épuisement des provisions, et par conséquent la faim cruelle, égale pour tous peut-être, mais enfin plus inéluctable pour ceux sur lesquels pèse la pauvreté.

A ce sujet, le Gouvernement, tout d'abord, a commis une faute qu'il est en train de réparer; il n'a pas assez énergiquement et assez prudemment fait entrevoir aux Parisiens à quelles conditions, à quelles éventualités ils pouvaient être exposés d'un jour à l'autre. Je le répète, le Parisien pur sang est

naïf, il
tureux
vestissen
leur val
nécessa
irrémiss
Nous
les affic
de défen
nemen
mois sa
proclan
chemen
votre ci
égard à
eux qu
Nous at
une rés
tuation
unis au
salut p
jourd'h
tionnez
devient
vivez co
vivre un
des de l
Les se
nes dan
un peu
soldats.
pruden
durer e
est votr
provinc
rez sau
Au li
chacun,
approvi
le dixiè
armée.
vantes
tit num
ration d
vient fo
jour où
de la M
Mais
évident
mais c'
vestie.
ici pour
jour. N
dans le
la brioc
res, vo
graisse,
ou non,
conscie
A que
mais res
d'un m
jamais
que vou
mière c
solus et
pour l'i
Il y a
Nous en
pleins d
leur rô
la mort
honneur
La so
utopie.

naïf, il a peu vécu, il a peu vu, il n'est point aventureux de sa nature; le mot de *siège*, les mots d'*investissement* et de *blocus* n'ont pas pour lui toute leur valeur, et ne les préparent point aux sacrifices nécessaires, aux privations indispensables, fatales, irrémissibles, et qui font de nécessité vertu.

Nous avons lu, comme tout le monde, les avis, les affiches du gouvernement déchu et du comité de défense qui nous disaient que nos approvisionnements sont nombreux, que Paris peut vivre deux mois sans être ravitaillé; mais pas un mot de ces proclamations, de ces avis, ne nous disait franchement: « Parisiens! vous allez être bloqués dans votre cité, le ravitaillement devient impossible eu égard à l'énorme population qui s'est accrue de tous ceux qui ont cherché un refuge dans nos murs. Nous attendons de votre patriotisme une patience, une résolution, des sacrifices à la hauteur de la situation présente. En premier lieu, il vous faut être unis au nom de l'amour de la patrie, au nom du salut public; ensuite apprêtez-vous, à partir d'aujourd'hui, à souffrir dans une certaine mesure. Rationnez-vous; un siège est chose grave; la viande devient précieuse, n'en usez qu'avec modération; vivez comme une nation en campagne, comme doit vivre une armée assiégée; abandonnez vos habitudes de luxe, d'abondance et de recherche.

Les soldats au feu, l'armée en marche, les colonnes dans le désert souffrent cruellement; souffrez un peu et sans vous plaindre, vous voilà devenus soldats. Nous avons deux mois de vivre; que la prudence, l'économie et un léger sacrifice fassent durer ces provisions pendant quatre mois. Le temps est votre allié le plus sûr; vous donnerez ainsi à la province le temps de venir à votre aide, et vous serez sauvés.

Au lieu de cela, sans être prévenus, alors que chacun, dans son ignorance, a pu compter sur un approvisionnement facile et sans nuages, voilà dès le dixième jour les boucheries gâtées par la force armée. Les ménagères n'en peuvent mais, les servantes se lèvent avant le jour pour recevoir un petit numéro sur carton qui leur donne droit à une ration de viande tous les trois jours. Le beurre devient fort; on gémit, on s'afflige, et on envisage le jour où Paris ne sera plus qu'un immense radeau de la *Méduse*.

Mais sur quoi avons-nous donc compté? C'est évident, on aura faim si le Prussien n'attaque pas; mais c'est le sort de toute ville assiégée et bien investie. Il faut la dose de naïveté que nous avons ici pour ne pas avoir envisagé ce but dès le premier jour. Nous voudrions du beurre frais, notre crème dans le thé le matin, des petits pains viennois, de la brioche et des parfaits. Mais, Parisiens, mes frères, vous êtes des Sybarites; avec du riz, de la graisse, un bon biscuit, un verre de vin, généreux ou non, on va fort bien jusqu'à la fin du jour, si la conscience est saine et l'âme est forte.

A quoi vous attendiez-vous donc? De la viande! mais rendez grâce au ciel d'en avoir encore pour plus d'un mois; il est élémentaire dans un siège de n'en jamais avoir, et il faut vous considérer, si pénible que vous soit cette idée, comme des assiégés de première classe, et, comme tels, il faut être sobres, résolus et patients. Voilà pour vous ce qui s'appelle pour l'instant le courage civil.

*
**

Il y a encore dans ce siège une question grave. Nous entendons de toute part des gardes nationaux pleins d'enthousiasme, ayant pris très au sérieux leur rôle, décidés à défendre leurs foyers jusqu'à la mort, et réclamer du Gouvernement le périlleux honneur de faire des sorties.

La sortie des gardes nationaux est une généreuse utopie.

Il faut vivre dans la réalité, et peu de gens, hors ceux qui sont allés au feu dans cette dernière et cruelle campagne, savent à quoi s'en tenir exactement sur la nature des combats que nous livrons. Les rencontres récentes sont d'un caractère encore plus spécial et neutralisent absolument le courage personnel, la valeur individuelle et l'enthousiasme sacré du soldat; quant à la force effective, l'apport réel d'un garde national armé, fût-il le *Cid* lui-même, est complètement nul dans les circonstances militaires où nous nous trouvons, et je le prouve en prenant un exemple, le dernier.

Voici la journée de Chevilly. On a formé le projet de faire une grande sortie, de causer un dommage à l'ennemi, de reconnaître par de grandes forces la position de Choisy-le-Roi, et, quand on aura tâté cette position, de l'enlever s'il y a lieu, ou sinon de rentrer en bon ordre après avoir su à quoi s'en tenir sur les forces réelles établies sur ce point, et causé une certaine dérouté chez l'assiégeant.

On sort à la nuit close; les divisions échelonnées depuis Clamart jusqu'à Charenton-le-Pont se sont mises en mouvement; le centre est à Villejuif, l'aile droite de Cachan à Meudon, l'aile gauche vers Créteil; on dispose d'une trentaine de mille hommes et plus.

En première ligne on a placé la ligne avec la mobile en réserve et l'artillerie correspondante; on descend sous le feu des forts, on traverse Villejuif, le plateau, et on s'avance jusque dans les villages de Chevilly, de Thiais et de l'Hay.

Où est l'ennemi? il est dans chacun de ces villages crénelés, barricadés, défendus par des batteries puissantes, solidement épaulées. Les colonnes s'élancent et avancent en faisant le coup de feu, les hommes tombent, l'ennemi ne paraît toujours pas; on sent ses coups, mais il reste invisible.

Nous combattons à découvert, lui s'abrite; on court sous son feu, on oublie que les balles sifflent; lui est au créneau et chacun vise son homme. Les chefs excitent les soldats, on va le cœur haut et le pied ferme, on touche les premières maisons, la barricade vomit la mitraille.

Tout cela n'est rien, on l'oublie encore, on monte à l'assaut, et c'est seulement alors, et pour la première fois, qu'on envisage le Prussien face à face dans une sanglante et effroyable mêlée.

Quant à l'état-major, à cheval en arrière et à sa place, quant au général en chef, l'âme de l'action, ils sont dans une redoute, et, eux qu'on croirait à l'abri, entendent siffler les balles et voient éclater les obus de cet invisible ennemi.

Eh bien, dans tout ceci, où est la place d'un citoyen loyal, courageux, ferme, dont la main ne tremble pas, dont le cœur ne peut faiblir, mais qui est notaire, agent de change, artiste, commerçant ou homme de loisir, et qui jamais, de sa vie, n'a tiré un coup de fusil, à moins qu'il ait, dans une battue, brûlé quelques cartouches de chasse?

Est-ce dans cette marche de deux mille mètres sous le feu d'un ennemi invisible et dont on ne sent que les coups? Est-ce dans le résultat final, l'attaque corps à corps de la barricade du village qui exige la résolution des vieux troupiers d'Italie, de Chine ou du Mexique?

Non, évidemment; elle serait tout au plus là-bas derrière la mobile qui forme réserve et qui, elle, est appelée à donner et donne en brave, car ces jeunes gens savent bien mériter de la patrie. Mais alors c'est une seconde réserve dont l'emploi est hypothétique, dont l'adjonction devient difficile à cause de l'ignorance forcée des manœuvres élémentaires. Il en résulte un encombrement sans réel avantage, et le seul résultat sérieux qu'on en tire est d'habituer la garde au bruit du canon, à lui faire comprendre ce qu'est une action de guerre, et surtout à lui bien prouver qu'il ne s'agit ici, ni d'enthousiasme, ni de courage, ni d'héroïsme indi-

viduel, mais de stratégie, de puissance d'artillerie, de supériorité de matériel et d'avantage de la position occupée.

*
**

Nous voici tout naturellement amenés à parler de l'artillerie.

La question de l'artillerie est capitale, nous avons succombé à des attaques d'artillerie à Wissembourg, à Rheischoffen; à Sedan nous avons été enfermés dans un infranchissable cercle de feu. C'est l'artillerie qui doit nous sauver; et comme il est devenu classique que les Prussiens ont à leur disposition un nombre de canons très-supérieur au nôtre, et que ce nombre supérieur est composé de pièces d'une plus grande portée, il n'est que temps de nous jeter à corps perdu dans la fabrication.

Par une circonstance précieuse, ce grand Paris, qui est un monde à lui tout seul, renferme ce qu'il faut pour fondre et fabriquer; nous avons sous la main le salpêtre, le fer, l'outillage complet; il faut que jour et nuit, sans repos, sans trêve, malgré la routine des comités, les ouvriers vivent dans la fournaise, et que Paris, qui était un penseur et un viveur, devienne un forgeron, un fondeur et un soldat.

En vain nous objectera-t-on mille mauvaises raisons, les idées fixes des comités consultatifs, les règles connues, admises, discutées; brisons tout cela, et si, comme on l'assure, le comité nous met des bâtons dans les roues et arrête nos usines en travail par des questions secondaires, qu'on les brise et que l'action civile se substitue à l'action des artilleurs brevetés.

Ce n'est pas nous qui faisons fi de notre artillerie; nous savons ce que valent les officiers de cette arme, gens de science et gens de cœur, et nous trouvons même qu'en ce moment on les sacrifie trop aux canonnières de la marine.

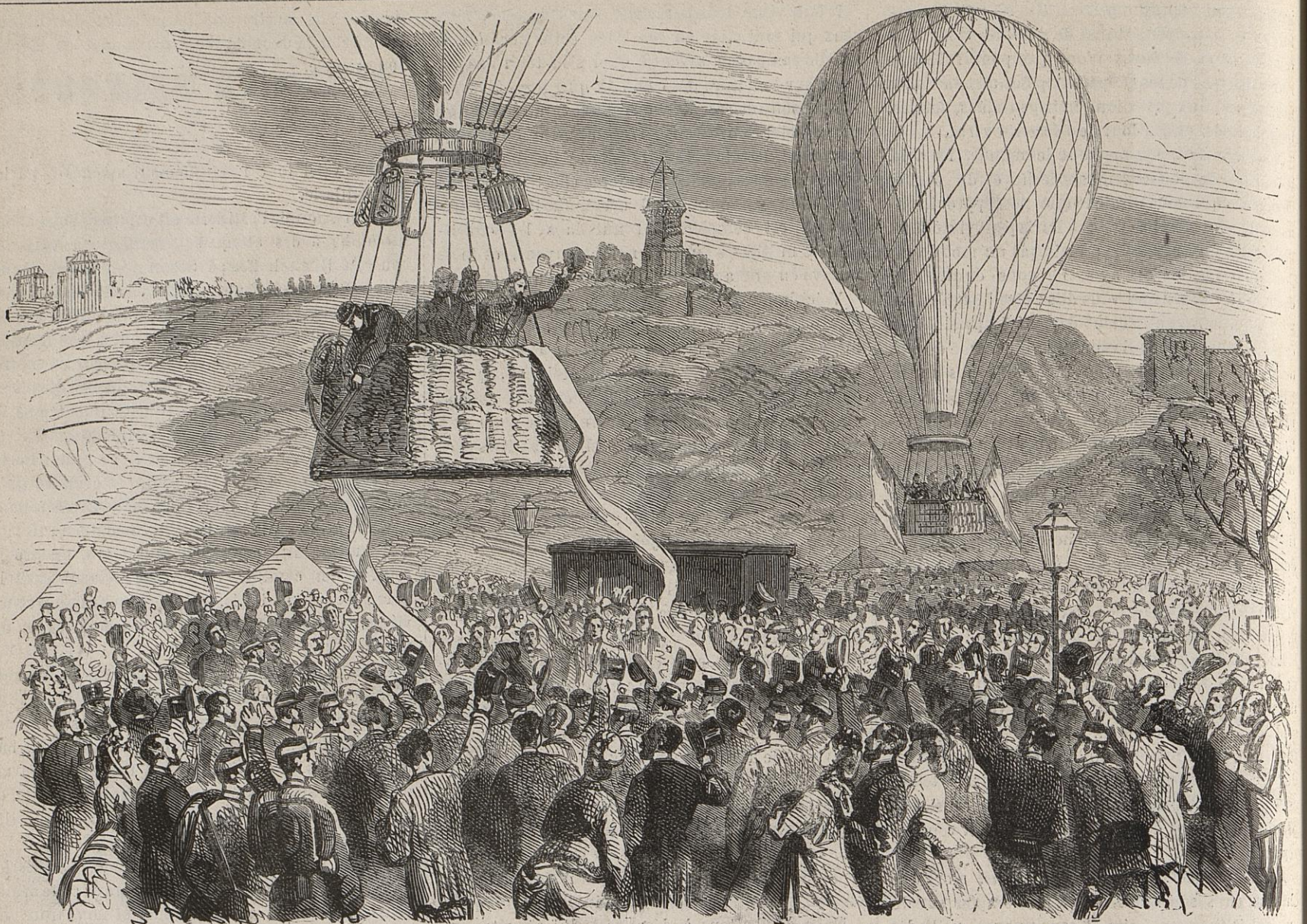
Les marins sont vigilants, solides, habiles au pointage, qui en doute? mais ils ne sont point entamés, ils représentent ce qu'il y a de plus parfait dans notre flotte, tandis que nos artilleurs d'élite sont à Metz ou à Sedan, ou enfin couchés dans les plaines de Forbach, de Wissembourg, de Wörth; voilà ce qu'on oublie trop et ce qu'il fallait dire. Cela n'enlève rien à nos braves marins si adroits et si alertes, mais rétablit un peu la proportion et sauve l'honneur du corps d'artillerie de terre.

Le canon prussien se chargeant par la culasse ne doit évidemment pas être un secret, l'épure en est connue; le premier officier venu, directeur de fonderie, nous fera le modèle; on dit que nous sommes riches, que nous avons de la matière: fondons-la, faisons le projectile, et en avant! Rendons boulet pour boulet.

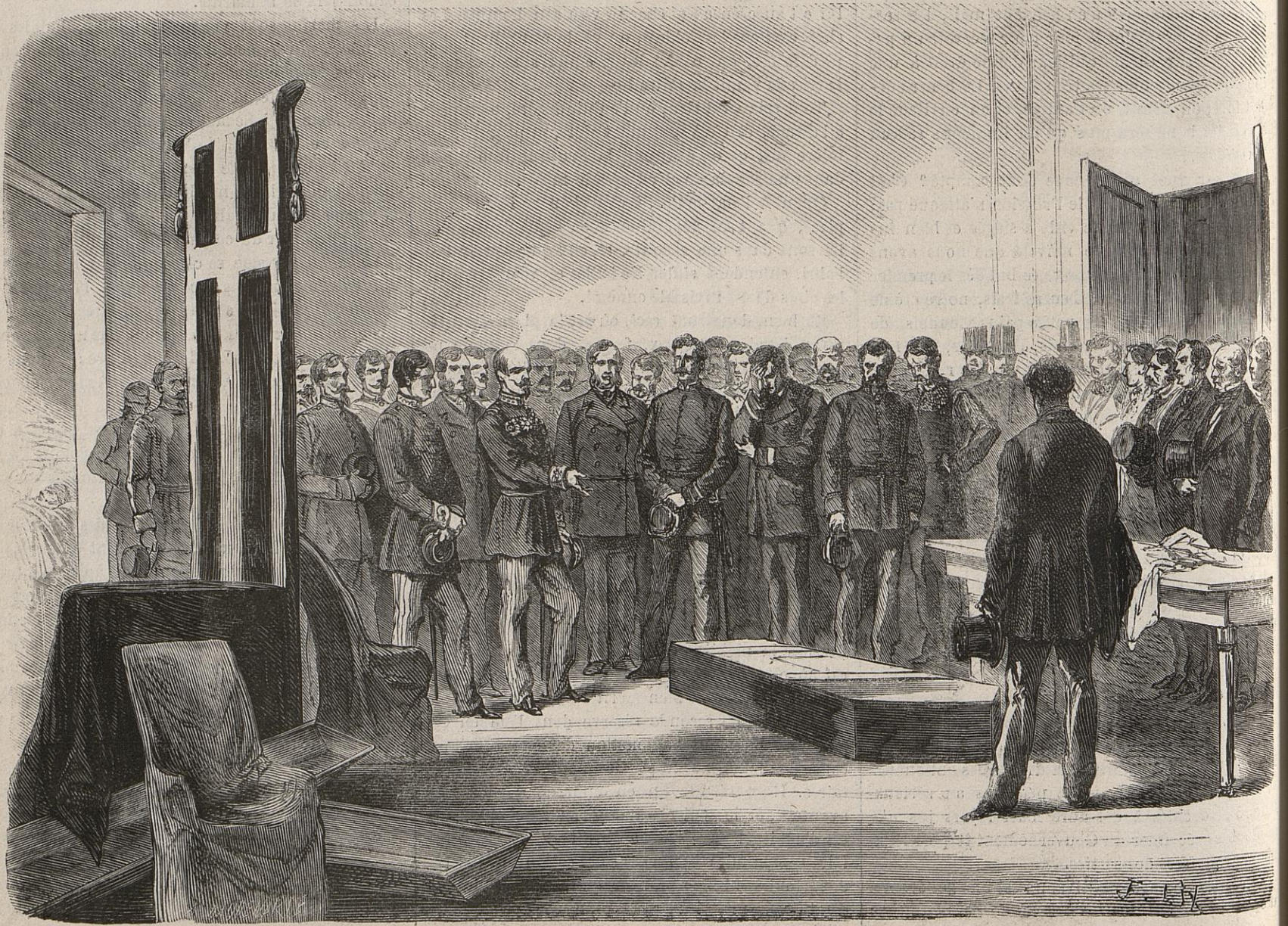
D'ailleurs nous savons bien que ce projet a été présenté autrefois au comité et que le comité l'a repoussé; reprenons le projet et l'exécutons séance tenante.

Cette question de l'artillerie a pris des proportions considérables, les journaux s'en sont emparés; le *Temps* surtout, avec le sérieux qu'il apporte à toute chose, a discuté ce point avec ardeur. Au nom de la patrie en danger, qu'on nous donne satisfaction, ou nous serons écrasés dans nos sorties par le tir de l'ennemi. Le courage, la valeur et la discipline, nous le répétons encore, sont impuissants devant ces volcans en éruption que l'ennemi nous oppose.

CHARLES YRIARTE.



LA DÉFENSE DE PARIS. — Départ de M. Gambetta, ministre de l'intérieur, pour Tours, par le ballon Armand-Barbès, le 7 octobre.



LE SIÈGE DE PARIS. — Obsèques du général Guilhem. — Le général Trochu prononce un discours sur son cercueil au Palais de l'Industrie.

ricité qui aujourd'hui ne pourrait être satisfaite sans danger. Les moyens de communication incessante sont des plus curieux. Je les dévol-

ments et d'en envoyer à Tours par une voie autre que celle des ballons. Les moyens de communication incessante sont des plus curieux. Je les dévol-

un argent fou à soudoyer une armée d'espions, tandis que M. de Moltke met sa cavalerie sur les dents en la forçant à se promener de nuit et de jour tout

LE BULLETIN DE LA GUERRE

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Paris est carné. Les Prussiens l'investissent aux quatre points cardinaux. M. de Bismark dépense

un argent fou à sondever une armée d'espions, tandis que M. de Moitte met sa cavalerie sur les dents en la forçant à se promener de nuit et de jour tout autour de la place. Cela n'empêche pas le gouvernement de la défense nationale de recevoir presque chaque jour des nouvelles des départe-

ments et d'en envoyer à Paris par une voie autre que celle des ballons. Les moyens de communication incessante sont des plus curieux. Je les dévoilerai un jour, mais en ce moment une discrétion toute patriotique m'est commandée, et les lecteurs du Monde Illustré sauront mettre un frein à leur cu-

riosité qui aujourd'hui ne pourrait être satisfaite sans danger.

Le mystérieux service des dépêches nationales a apporté la semaine dernière d'excellents renseignements à Paris affamé... de nouvelles. Nous avons appris, avec une satisfaction que personne de nous



DEFENSE DE PARIS. — Aspect de l'île Saint-Ouen, depuis l'investissement de la capitale. — (Dessin d'après nature de M. de Bérard.)

n'a pris la peine de dissimuler, que l'organisation des forces destinées à débloquer Paris marchait rapidement; que les villes et les campagnes se levaient pour réunir leurs contingents aux deux corps de 80,000 hommes chacun qui forment actuellement l'armée de secours; qu'une troisième armée

se formait; que la légion française et les zouaves étaient arrivés de Rome; que la situation de Bazaine, toujours sous les murs de Metz, restait excellente; qu'enfin l'armée de province était pourvue d'armes et surtout d'artillerie dans une proportion qu'on n'aurait pas osé espérer.

Paris, déjà fier de l'attitude de ses enfants déçus à toute résistance, s'est senti plein d'orgueil. Il a compris que le cœur de la France entière battait à l'unisson de son cœur; que tout le pays était inspiré par la même sainte colère contre les envahisseurs; que la nation ne comptait plus avec les sa-

crifices et que le jour de la délivrance allait sonner. Son courage en a été doublé, mais il ne veut pas compromettre la victoire. Il saura discipliner son impatience comme il a su discipliner ses légions. Confiant en ceux qui ont pris sur eux la lourde responsabilité de sauver la France, il ne marchera au

Prussien que le jour où le général Trochu lui criera : En avant ! Mais ce jour-là, Paris sera terrible, d'autant plus terrible que son ardeur aura été sagement comprimée.

Quelques impatients, un autre les appellerait coupables, n'ont pas craint, cette semaine, de porter sur la place de l'Hôtel-de-Ville leurs revendications tumultueuses et de les appuyer par une démonstration armée. L'attitude empressée et énergique de la garde nationale, se portant en masse sur la place de Grève pour protéger les membres du Gouvernement, a prouvé à la France, à l'Europe et particulièrement à M. de Bismark, que Paris est bien décidé à réprimer tout désordre et à ne pas tolérer qu'au moment où tonne le canon aux remparts, quelques égarés tirent des coups de fusil dans les rues. Il n'y a plus qu'un ennemi : le Prussien; réservons pour lui toute notre poudre. Quand nous l'aurons chassé de France, nous prendrons le temps de crier : Vive la Commune !

Départ de M. Gambetta pour Tours. — Aujourd'hui, il s'agit de sauver Paris, de fonder la République, et nous devons tous nous rallier à ce cri de : Vive la France ! poussé par M. Gambetta au moment où il quittait les buttes Montmartre et où le ballon-poste l'Armand-Barbès l'emportait dans sa nacelle.

En raison de la prolongation de l'investissement de Paris, le Gouvernement avait jugé qu'il était indispensable que le ministre de l'intérieur pût être en rapport direct avec les départements et mettre ceux-ci en rapport avec Paris. Il décréta donc l'adjonction de M. Gambetta à la délégation de Tours et l'invita à se rendre sans délai à son poste.

La route de l'air étant la seule inaccessible aux projectiles des Prussiens, il fut décidé que le ministre de l'intérieur prendrait cette voie et partirait par le ballon-poste dont le départ était prochain.

Depuis trois jours, l'Armand-Barbès et le George-Sand, gonflés de gaz hydrogène et maintenus par leurs cordages, se tenaient immobiles sur la place Saint-Pierre. Pas le moindre vent dans l'air. Un calme implacable. Enfin le samedi, 8 octobre, une brise se leva et le départ des ballons fut arrêté.

A onze heures du matin eut lieu l'ascension simultanée des deux aérostats. Dans la nacelle du premier, prirent place MM. Gambetta et Spuller, son secrétaire, à côté de M. Trichet, l'aéronaute. Le second ballon, le George-Sand, dirigé par le capitaine Revilliod, emportait deux Américains, MM.

Raynold et May, avec M. Cuzon, nouvellement appelé à une sous-préfecture de Bretagne.

La foule était considérable. Groupée sur le flanc méridional de la colline qui, de la hauteur du télégraphe et des nouvelles batteries marines, s'évase en amphithéâtre jusque sur la place, elle a salué de ses cris de : Vive la France ! vive la République ! les hardis voyageurs qui se dévouaient pour le pays.

En s'élevant peu à peu, l'aéronaute Trichet a fait flotter au bas de la nacelle de l'Armand-Barbès une longue banderole aux couleurs nationales, sur laquelle étaient écrits ces mots : « Vive la République ! » De son côté, M. Revilliod, debout dans la nacelle du George-Sand, agitait un drapeau tricolore.

Ce départ n'a pas été sans émotions. Au moment où les deux ballons, s'élevant de conserve, dépassaient la butte Montmartre, un effet d'optique fit croire au public que les ballons ralentissaient leur marche, et que, le vent faisant défaut, les voyageurs allaient être forcés d'atterrir au milieu des lignes ennemies. On oubliait qu'on se trouvait au pied d'un monticule assez élevé, et que les aérostats qui semblaient à l'œil descendre dans la plaine, continuaient encore leur ascension et leur marche.

Des exclamations, des cris de frayeur, partirent de la foule, qui escalada vivement le haut plateau et prit d'assaut, malgré les efforts des factionnaires de la garde nationale, la butte Montmartre. On ne fut bien rassuré qu'en voyant l'Armand-Barbès et le George-Sand se perdre à l'horizon, se dirigeant vers le nord-ouest.

L'Armand-Barbès emportait avec lui des pigeons voyageurs qui devaient, une fois l'atterrissage des ballons effectué, s'en revenir à Paris annoncer si Gambetta était arrivé à bon port; car enfin, et c'est ce qui a failli arriver, le ballon pouvait tomber au milieu des ennemis, à Versailles ou à Berlin, à Saint-Germain ou au centre de l'armée qui assiège Metz. On a été longtemps inquiet. Ce n'est que dimanche soir, c'est-à-dire trente-six heures après l'ascension, que M. Janody, le propriétaire du fameux colombier des Batignolles, a vu rentrer au logis Gros-Rouge et Gris-Meurier qui étaient partis avec le George-Sand. Les pauvres messagers étaient exténués. Aujourd'hui ils sont remis des fatigues de leur expédition aérienne. Une femelle bleue à l'œil perlé et deux mâles rouges étincelés étaient partis avec Gambetta. Lundi, à cinq heures, un pigeon, celui-ci en fort bon état, annonçait l'heureuse arrivée de l'Armand-Barbès à Montdidier. L'atterrissage avait eu lieu dans la nuit du samedi et s'était effectué avec quel-

ques difficultés, mais sans accident. Le pigeon-voyageur, outre cette nouvelle, apportait une longue dépêche chiffrée qui donnait au Gouvernement les meilleures nouvelles de la province.

Mon ami Pothey demande qu'en récompense des services rendus à la patrie par ces messagers de bonnes nouvelles, les pigeons de M. Janody et ceux de M. Cassiers soient, eux et leurs descendants, nourris désormais aux frais de la République.

Combien d'aigles, dans ce monde, n'ont jamais su en faire autant ! et cependant le budget national connaît ce qu'il lui en a coûté de les nourrir.

Les révélations faites par les papiers impériaux trouvés aux Tuileries nous apprennent avec quel appétit ces hommes à l'aigle engloutissaient les cent mille francs et les millions depuis leur naissance jusqu'au cercueil.

Les obsèques du général Guilhem. — *Discours du général Trochu.* — La République se montre plus économe des deniers publics. Si elle n'a pas pris à sa charge les obsèques du général Guilhem, mort cependant au champ d'honneur pour la défendre, la cérémonie funèbre, célébrée en l'honneur de ce brave soldat tombé, le 30 septembre, au combat de Chevilly, a été d'une simplicité toute républicaine. Le corps du général, rendu dès l'avant-veille à ses compagnons d'armes par l'état-major prussien, avait été transporté au palais de l'Industrie, confié à la garde du personnel et des aumôniers de la Société Internationale.

Un simple char, traîné par deux chevaux et orné par des trophées de drapeaux, emporta le cercueil aux Invalides.

Les frères d'armes du général, ceux qui l'avaient vu, quelques jours auparavant, affronter si vaillamment les balles ennemies, formaient le cortège, dont un peloton de cavalerie fermait la marche. Devant la grille de l'Hôtel des Invalides, une compagnie de gardes nationaux attendait le corps, que le gouverneur a reçu à la tête d'un piquet d'honneur fourni par de vieux soldats armés d'une haute lance à flamme tricolore, cravatée de crêpe noir.

Le service religieux, célébré par M. Largentier, a eu lieu dans l'église de l'Hôtel avec accompagnement des grandes orgues.

MM. Emmanuel Arago, Garnier-Pagès, les généraux Blanchard, Mellinet et plusieurs autres assistaient à la cérémonie avec deux mille officiers au moins de toutes armes.

Au moment de se séparer, le général Trochu a pris la parole et prononcé l'allocution suivante :



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

L'attitude de Cambacérés était plus roide, plus prétentieuse; son regard était plus fauve, sa voix était plus aigre.

Auprès d'eux se tenait le Grand-Juge, en costume de cérémonie, lui aussi.

Les présentations commencèrent.

Le Premier Consul, qui faisait l'apprentissage du pouvoir, causait avec une affabilité attentive, dont il devait se départir plus tard.

L'ambassadeur des États-Unis fut un de ceux avec lesquels il s'entretint le plus longtemps et avec le plus d'intérêt. Il ne se lassait pas de l'interroger sur cette république à son aurore, — sur son commerce, sur sa population, sur ses mœurs, sur ses espérances.

Il échangea ensuite quelques propos avec le prince héréditaire de Wurtemberg.

Puis, Lebrun lui présenta Kotzebue, l'auteur de *Misanthropie et Repentir*, un littérateur fâcheusement doublé d'un agent politique.

Bonaparte s'exprima en termes légèrement moqueurs sur la sentimentalité allemande.

— Je n'aime pas les drames larmoyants, dit-il; je fais cependant une exception pour vos *Deux Frères*... Mais la sensiblerie n'est pas mon fait, non plus que celui du peuple français, à ce que je crois... Pour ma part, je n'ai jamais pleuré de ma vie.

Le malheureux ! Il osait s'en vanter !

Kotzebue a, lui-même, dans ses *Souvenirs de Paris*, raconté cette présentation. Pendant que Bonaparte me parlait, — dit-il, — je l'examinais avec une grande attention. Aucun des portraits que j'ai vus de lui, soit en Allemagne, soit en France, ne lui ressemble complètement; la plupart ne lui ressemblent pas du tout, et je compte parmi ces derniers le tableau du célèbre David. C'est Isabey qui a le mieux réussi; le portrait dans lequel il l'a peint en pied, et dont on a fait une fort belle gravure, est parfaitement ressemblant.

L'effigie des pièces de cinq francs frappées en l'an 12 est également fidèle; chaque fois que j'en

regarde une, je crois voir Bonaparte lui-même : il a le profil d'un Romain, c'est-à-dire qu'il est grave, noble et expressif; quand il garde le silence, son sérieux paraît froid, sévère même; mais dès qu'il parle, un sourire vraiment gracieux rend sa bouche très-agréable et inspire sur-le-champ de la confiance. Il en était de même de Paul I^{er}; personne ne pouvait s'empêcher de l'aimer. A propos de Paul I^{er}, je ne dois pas oublier que le Premier Consul m'a parlé de ce malheureux monarque avec une chaleur et un intérêt qui sont la preuve de l'estime qu'il avait pour lui. — « Il avait la tête chaude, me dit-il entre autres choses, mais son cœur était excellent. »

Le même écrivain, fort curieux de son naturel, se faufila, quelques jours ensuite, chez les deux autres consuls. Il fit assez maigre chère chez Lebrun, qui, à tort ou à raison, passait pour être avare. Mais quelle revanche notre Kotzebue prit chez Cambacérés ! Il goûta de quarante plats sur soixante-dix ou quatre-vingts qui lui furent présentés.

« Il n'en est pas un, écrit-il avec enthousiasme, qui n'eût été approuvé par Lucullus ou Apicius ! » Après le dîner, les visites arrivèrent par centaines, et j'ai eu l'occasion de faire les connaissances les plus intéressantes. Par exemple, j'ai vu chez Cambacérés le célèbre navigateur Bougainville, qui m'a prouvé qu'on peut parvenir à un âge très-avancé sans pour cela perdre de sa vigueur; Portalis, le chef éclairé de toutes les affaires relatives au culte le vieux Guillotin, auquel on fait injustement

« Messieurs,

« A l'heure présente, l'appareil de la mort n'a rien qui doive nous effrayer. Notre devoir pour tous, notre avenir pour la plupart est là... »

« Les phrases de convention et de convenance seraient déplacées; je ne dirai qu'un mot sur ce cercueil : le général Guilhem a bien vécu, il s'est bien battu et il est mort en brave. »

« Messieurs, je le recommande à votre souvenir. »

Le corps du général Guilhem a été transporté des Invalides à Valence d'Agen, dans un fourgon des pompes funèbres; tout avait été réglé avec l'état-major prussien pour que le convoi pût traverser sans obstacle les lignes prussiennes.

Comme les morts de Forbach, de Wissembourg, de Reichshoffen, de Sedan, le vaillant tombé à Chevilly sera vengé. Les Prussiens nous en doivent trop pour que nous ne leur demandions pas compte de tant de sang versé pour l'ambition d'un roi. L'heure arrive toujours pour toutes les expiations. Napoléon III tombé, renié et rejeté par la France, le châtement menace Guillaume, qui ne saurait échapper à l'implacable logique d'une vengeance qu'il n'a pas craint de braver.

Alimentation de Paris. — La queue devant les boucheries.

— Le roi de Prusse et M. de Bismark, grisés par les victoires que leur avaient ménagées l'impéritie et l'incapacité de l'empire, ont osé insulter la France républicaine. Ils ont parlé du démembrement, de l'anéantissement de ce pays dont l'élan est aujourd'hui unanime, en province comme à Paris. Eh bien, qu'ils regardent la France, ce soldat du droit, et ils verront, ces hommes dont la force est le seul dieu, ce qu'est une nation qui se lève indignée sous les insultes de l'étranger.

Ils croyaient entrer dans Paris divisé au bout de dix jours d'investissement. Où en sont-ils après un mois bientôt? Toutes les batteries qu'ils ont essayé d'élever pour battre en brèche les murs de la ville sont démontées, bouleversées, détruites par les canons de nos forts. Chaque jour ils perdent un peu plus de terrain. On les a chassés de Saint-Cloud, de Bondy; on a détruit leurs ouvrages à Ivry, à Argenteuil. Encore quelques jours et leurs lignes seront portées à une telle distance de nos pointeurs de la marine, qu'il faudra organiser de véritables expéditions pour aller les rompre.

Le capitaine Masson, du 153^e bataillon de la garde nationale, nous racontait ces jours-ci l'excursion qu'il avait faite, avec quarante hommes de sa compagnie, à Gennevilliers et à Saint-Denis : « J'ai

parcouru toute la plaine de trois heures de l'après-midi au lendemain, j'ai cherché partout un Prussien à démolir, et je n'en ai pas rencontré un seul. — Des Prussiens aux alentours de Paris! mais il n'y en a pas. » Et il ajoutait : « La preuve, c'est qu'avec ma compagnie, nous nous proposons d'aller un de ces jours à Versailles, d'y déjeuner et de faire une partie de billard dans le café où l'on dit que se réunissent les officiers prussiens. » Je connais le capitaine Masson (il est de mon bataillon), il est homme à faire ce qu'il dit, mais je ne suis pas assez sûr de la disparition des Allemands des environs de Paris pour parier qu'il ne rencontrera pas au moins une douzaine de Badois, six Bavares et autant de Wurtembergeois. Il paraît que c'est là tout ce qui reste des alliés de la Prusse, qui s'est fait un vrai plaisir de les mettre au premier rang en toute rencontre. Le système n'est pas mauvais. En agissant ainsi, le roi Guillaume économise ses sujets et se défait de ceux dont il convoite les États. Quand il n'y aura plus d'hommes valides en Bavière, en Wurtemberg et dans le duché de Bade, qui diable voulez-vous qui l'empêche de faire l'annexion définitive de ces pays? Et voilà comment on constitue la grande unité allemande, et de quelle manière Guillaume-le-Boucher réédifie le nouvel empire de Charlemagne.

On marche dans le sang, on trébuche sur les ruines des villes en cendres, on affame les nations, on vole le pain des malheureux, et l'on se croit un héros, un grand roi!

Ah! sire Guillaume, après avoir pris leur blé à nos paysans, après leur avoir saccagé leurs villages, vous voulez prendre Paris par la famine. Du fond de votre quartier général, vous condamnez un peuple entier, le peuple de Paris, à mourir de faim!

Eh bien, Paris se moque de vous et de vos menaces; vous n'emporterez pas plus notre capitale par la disette que vous ne l'avez emportée par un coup de ruse ou de force. D'un côté comme de l'autre, nous sommes à l'abri de votre ambition homicide. Vous prétendiez nous assiéger, nous vous avons forcé à vous retrancher.

Il ne faut pas croire, parce que les espions prussiens voient tous les matins la foule de nos ménagères assiéger la boutique de nos bouchers, que nous manquions déjà de viande. Si nous nous rationnons dès aujourd'hui, c'est simplement pour mettre notre appétit à la hauteur de notre courage. Nous sommes décidés à tenir jusqu'au bout, et nous voulons que le jour où nous brûlerons notre dernière cartouche, nous ayons encore un beefsteak à manger. Le roi Guillaume aura le temps d'atten-

dre. Il reste encore des bœufs et des moutons dans nos parcs, nous avons des viandes salées dont la provision est encore intacte, et Paris possède un stock de 30,000 chevaux. Avec tout cela on fait bien des pots-au-feu. La municipalité républicaine, en délivrant à chaque citoyen des chèques de viande, veut tout simplement que les bouchers n'aient pas de clients préférés. Elle entend que ceux qui depuis le matin font la queue devant l'étal pour obtenir un peu de viande qui coûte cher, ne voient pas des bourriches pleines des meilleurs morceaux leur passer devant le nez et réservées aux riches pratiques. Nous voulons l'égalité et devant la loi et devant l'estomac.

Si la rigueur et la persistance du siège nous condamnaient à l'impossibilité de ravitaillement et à l'épuisement de notre approvisionnement de viande, il nous reste encore pour un an de vin et de pain. Cela suffit à la rigueur pour nous maintenir droits sur nos jambes, et le roi de Prusse et son ministre savent bien que tant que les Parisiens seront debout, ils n'entreront pas dans Paris.

« Jadis, comme disait Barrère, ne jeûnait-on pas pour un saint du calendrier? Eh bien! quand, aujourd'hui, nous jeûnerions un peu pour la Liberté! »

La province. — Départ des recrues. — Paysans du Doubs campés dans le jardin du Luxembourg. — Les voitures franco-comtoises amenées à Paris pour l'approvisionnement des forts. — Et Paris n'a pas seul le monopole de l'abnégation patriotique. La province nous a envoyé ses enfants qui sont prêts, comme nous, à tout souffrir plutôt que de céder au Prussien.

Quel est aujourd'hui celui de nos jeunes *moblots* qui, au moment de marcher au Prussien, se rappellera la scène des adieux dans la chaumière paternelle? Cette scène, l'inimitable crayon d'E. Morin nous l'a retracée dans tout son attendrissement. Le tambour du village bat le rappel dans la rue, marchant en tête du détachement des recrues qui part pour la guerre. Donner son fils aîné, c'est un rude coup pour la famille. Le père, grave dans la résolution que lui impose le devoir, tient d'une main le havre-sac du soldat et de l'autre presse doucement l'enfant qui donne un dernier baiser à sa mère désolée. Les sœurs sont tristes et pleurent tout en cachant leurs larmes. Des trois jeunes frères que la loi n'appelle pas encore, l'un regarde cette scène de famille avec ses grands yeux étonnés, l'autre grignote une pomme avec l'insouciance du

(en Allemagne) le reproche d'avoir inventé la guillotine, car c'est l'amour de l'humanité qui l'a seul dirigé dans la recherche des moyens d'abrèger les souffrances des malheureux condamnés à périr de la main du bourreau. On a souvent publié qu'il avait été la première victime de son invention; mais il se porte très-bien et n'a jamais couru aucun danger sous ce rapport. »

IV

Lorsque Bonaparte rentra dans son appartement, il y trouva le général Lafosse qui l'attendait.

Le général Lafosse était un des beaux hommes de l'armée. Il en était aussi l'un des plus vaillants et des plus honnêtes. Il avait connu Bonaparte à Nice et s'était pris pour lui d'une affection qui ne s'était jamais démentie. Bonaparte savait ce que valait cette affection; — il tutoyait Lafosse.

Par malheur, l'intelligence d'Augustin-Martial Lafosse avait ses barrières. Son éducation avait été négligée, comme celle de plusieurs de ses compagnons d'armes arrivés ainsi que lui aux plus hauts grades, par la seule force de leur bravoure. Le digne militaire suppléait à ce qui lui manquait par une franchise de langage qui lui faisait souvent rencontrer l'originalité.

— Vous m'avez fait demander, général? dit-il au Premier Consul.

— Oui, mon brave camarade.

— Est-ce qu'il y aurait quelque nouvelle expédition sous roche?

— Pas pour le moment. Le vent est aujourd'hui à la paix.

— Tant pis.

— Tu es le contraire de tout le monde, dit Bonaparte; pourquoi tant pis?

— Parce que la paix n'est pas mon élément. Mon épée se rouille dans le fourreau. Que voulez-vous? Je ne suis qu'un soldat: or, qu'est-ce que c'est qu'un soldat qui ne se bat pas?

— Patience! répondit Bonaparte en souriant.

— Patience est bon à dire; en attendant, je crève d'oisiveté et d'ennui.... Oh! excusez, général!

— Je ne peux cependant pas mettre le feu à l'Europe pour te distraire.

— Hélas!

Ce soupir fut poussé avec une telle sincérité comique que le Premier Consul ne put s'empêcher d'en rire.

Lafosse continua:

— Si vous vouliez seulement....

— Quoi donc?

— Pousser une petite reconnaissance sur les côtes d'Angleterre.

— Rien que cela!

— Ou sur le territoire de l'Autriche.... Je ne tiens pas absolument au pays.

— On verra, prononça Bonaparte.

— Ah! qui me rendra nos campagnes d'Italie, nos marches forcées, nos nuits à la belle étoile, nos hardis coups de main, toute cette vie d'aventures et de

conquêtes qui gonfle le cœur, éclaire le cerveau et fait le sang plus rapide?

— Autre temps, autres passe-temps!

— Eh! quels passe-temps pourraient valoir ceux-là? continua le général Lafosse avec feu; guider vers l'ennemi une légion d'hommes résolus, sentir sur son front le frisson du drapeau, voir le soleil se refléter sur l'acier d'une épée, n'est-ce pas là le bonheur?

— Ou, du moins, une variété du bonheur... j'en conviens, dit Bonaparte; mais nous ne pouvons pas continuellement guerroyer, mon brave Lafosse, et entre deux expéditions il faut l'arranger pour être heureux d'une autre manière.

— Impossible, général.

— Tu vas voir.... J'ai pensé à faire quelque chose de toi.

— Un courtisan? dit Lafosse en secouant la tête par avance de refus.

— Non, je t'estime trop pour cela.

— Un ministre? un Ambassadeur?

— Pas davantage; tu n'entends rien à l'administration ni à la diplomatie.

— C'est vrai. Quoi donc, alors?

— Un mari.

Le général Lafosse regarda Bonaparte d'un air stupéfait.

Puis il éclata de rire.

— Que dis-tu de mon projet? demanda le Premier Consul après avoir, non sans impatience, attendu la fin de cet accès d'hilarité.

— Ce que j'en dis?



LE SIÈGE DE PARIS. — Campement dans le jardin du Luxembourg des paysans du Doubs qui ont offert leurs services au Gouvernement pour les transports d'approvisionnement. — (Dessin d'après nature de M. Lix.)



LA PROVINCE. — Le départ des jeunes recrues. — (Composition et dessin de M. Edmond Morin.)

LE SIÈGE DE PARIS. — Campement dans le jardin du Luxembourg des paysans du Doubs qui ont offert leurs services au Gouvernement d'approvisionnement. — (Dessin d'après nature de M. Lix.)

premier âge; le troisième enfin, dont le tambour semble réveiller les instincts guerriers, ébauche une bourrée, accompagnant les *ra* et les *fla* d'un entrechat tout joyeux. Le chien de la maison, qui comprend la douleur de la famille, reste en arrêt devant le désespoir de la mère, ne se doutant pas que son jeune maître emporte peut-être dans sa gibberne le bâton de maréchal.

Combien, depuis quelques mois, y a-t-il en France et en Allemagne de pareilles scènes déchirantes! Mais aujourd'hui la chaumière est loin et l'ennemi est à deux pas. On est soldat et on ne voit que la patrie.

Si nos gardes nationaux campent aux remparts, les mobiles de la province vivent sous la tente aux postes avancés, sur nos boulevards extérieurs. La Bretagne et la Normandie ont aligné leurs baraquements sur les hauteurs de Montmartre et des Batignoles, au pied de la statue du général Moncey, qui, en 1815, défendit si bravement la barrière Clichy. Les paysans du Doubs mènent la vie des camps dans le jardin du Luxembourg, où on leur dresse des abris provisoires. Ici et là, sur la rive droite comme sur la rive gauche, la gaieté française ne perd pas ses droits; sur la place Clichy, tout aussi galement que dans les parterres du vieux sénat, on danse au son du canon. On fait la ronde nationale, on répète les refrains du pays. Dans une heure, dans une minute le tambour battra peut-être le rappel, le clairon sonnera la générale; qu'importe? nos yeux montaient bien à l'assaut au son du violon, et nous n'avons pas dégénéré.

Avec leurs danses et leurs chants nationaux, les Francs-Comtois ont amené à Paris leurs petites voitures originales que leur légèreté a fait choisir pour l'approvisionnement des forts. Ces véhicules, montés sur quatre roues, sont longs et étroits, et semblent faits tout exprès pour passer sur les ponts-levis et sous les portes basses d'une forteresse. Le squelette de ce char primitif est fait de deux solives à peine équarries qui reposent sur les deux essieux et soutiennent sur chaque côté deux planches inclinées qui vont en s'évasant de bas en haut. Ces voitures parcourent tout Paris, et il n'est pas rare d'en rencontrer une ou deux chargées de provisions et de mobiles et conduites par l'un d'eux. Elles font leur service rondement, et il n'y a que le cheval qui puisse trouver quelque chose à redire.

Explosion de l'usine de la rue de Javel. — Le siège de Paris a ses épisodes gais, mais aussi il a ses événements terribles. Il a ses soldats qui brillent sur

le champ de bataille et ses héros qui tombent obscurs dans le laboratoire de la défense nationale.

Quand le canon retentit à nos oreilles et que les rues de Paris sont pleines de citoyens s'exerçant au maniement des armes, on pourrait croire que le dévouement et l'héroïsme ne se trouvent que dans les cœurs qui battent sous l'uniforme et que ceux-là seuls qui courent aux remparts font au pays le sacrifice de leur vie. Cependant il est de modestes ouvriers enfermés dans une usine, qui travaillent là sous les menaces incessantes de la mort et qui savent y mourir. Pour affranchir le sol de la patrie de l'étranger, ils combinent et manipulent des substances qui, par un mélange savant, doivent donner à la défense des moyens plus puissants que ceux de la poudre. Ces ouvriers affrontent la mort froidement, simplement, sans phrases, sans avoir même conscience de leur dévouement. Ils vivent et meurent ignorés, et, lorsqu'ils tombent victimes d'une catastrophe, l'histoire ou la chronique enregistrent, sans parler d'eux, le nom de cette catastrophe. C'est ce qui est arrivé pour l'explosion de la rue de Javel, arrivée le 6 octobre. On sait le nom du propriétaire de l'usine. C'est M. Deplazanet. Les ouvriers morts, quels sont-ils? Personne ne les connaît. La fabrique des produits chimiques, située au n° 167, au fond de l'impasse Durchon, sautait vers midi et demi. Toute l'usine s'abîmait dans une effroyable explosion, et les pierres lancées de tous côtés épouvantaient tout le quartier de Grenelle à un kilomètre à la ronde. On fabriquait là de la *poudre blanche* qui produit un effet double environ de celui de la poudre de guerre.

Cette poudre se compose de deux parties de chlorate de potasse, d'une partie de prussiate de potasse, et d'une partie de sucre en poudre.

Les ouvriers de M. Deplazanet travaillaient à la préparation de ce mélange explosible dont ils devaient livrer 32 tonneaux le lendemain, lorsque la catastrophe arriva. Les gardes nationaux, attirés sur le lieu du sinistre par le bruit de l'explosion, ont transporté les blessés aux ambulances du quartier et retiré de dessous les décombres les cadavres horriblement mutilés et calcinés.

Quelle est la cause de cette catastrophe qui a causé la mort de treize malheureux et en a blessé six autres? Personne ne peut le dire et le triste secret restera enseveli sous les ruines. On suppose que deux ouvriers étrangers, embauchés la veille, avaient sur eux des allumettes et qu'une imprudence aurait amené ce malheur.

Les ouvriers qui ont échappé au désastre ont fait comme les soldats qui dans la bataille voient tomber

leurs camarades à côté d'eux. Ils ont serré les rangs, et devant les ruines encore fumantes de l'usine, devant les treize cercueils de leurs amis, sans se laisser décourager par les cris des blessés, ces vaillants pionniers de la science ont demandé à se remettre à l'œuvre, à la continuer pour le bien de la patrie. Ils ont offert de remplacer ceux qui venaient de succomber.

Allons, le roi Guillaume et M. de Bismark auront encore à compter avec cette phalange ouvrière qui joue avec le creuset aussi intrépidement qu'avec le fusil. Ils apprendront que la France ne peut périr quand dans les rangs de cette *populace* qu'ils méprisent se lèvent chaque jour des héros.

Reconnaissance à la Malmaison. — Quelques détails complémentaires sur la reconnaissance opérée vendredi par le général Ducrot :

Il s'agissait de s'assurer si l'ennemi occupait en forces la Malmaison et s'y était retranché de façon à nous entraver.

A trois heures, le général faisait appeler le capitaine de Junemann, qui commandait aux extrêmes avancées un détachement de cinquante-neuf tirailleurs à la *Branche de houx*, — section des Ternes, 2^e compagnie, — et lui donnait les instructions suivantes :

Les murs du parc vont être *pétardés*. Aussitôt que la mine aura joué, foncez à l'arme blanche. Un bataillon de mobiles vous soutiendra. Beaucoup de vos hommes tomberont; mais c'est une mission d'honneur que je confie à la bravoure et au patriotisme de vos volontaires.

Quelques minutes plus tard, l'aide de camp du général mettait lui-même le feu à la mèche de la mine. L'explosion éventrait les murailles, et les tirailleurs, la baïonnette en avant, se précipitaient par la brèche avec un élan irrésistible.

En un instant, la Malmaison était fouillée des caves aux combles, et les fantassins bavares, épouvantés de la soudaineté et de l'ensemble de cette attaque, se dispersaient précipitamment dans la campagne.

Le général Ducrot a chaleureusement félicité le capitaine de Junemann de l'entrain déployé par ses hommes et de la vigueur avec laquelle ils avaient été enlevés.

C'est donc à tort que le rapport sur la journée attribue ce fait d'armes au commandant Thierard.

C'est le capitaine de Junemann, seul, qui a chargé à la tête de ses tirailleurs.

MAXIME VAUVERT.

— Oui.
— Je dis, général, que la plaisanterie est excellente.
— Mais ce n'est pas une plaisanterie, monsieur! répliqua Bonaparte en le regardant en face.
Ce mot de *monsieur* ramena Lafosse au sentiment de la hiérarchie.
Il murmura ces paroles :
— Quoi! c'est sérieusement que vous me proposez de me marier?
— Très sérieusement.
— J'étais loin de m'y attendre, général.
— Pourquoi cela? dit gravement Bonaparte; le mariage est un des moyens de ma politique. Tant pis pour vous si vous ne me comprenez pas. J'ai marié Junot à Mlle de Permon; j'ai marié Savary à Mlle de Faudois; j'ai marié Duroc à la fille du banquier Hervas; j'ai marié Murat, Bernadotte; je veux vous marier à votre tour; c'est bien simple.
— Bien simple.... marmotta Lafosse.
— Allons, décidément, vous ne me comprenez pas.
— Pardonnez un premier mouvement de surprise, général.
Les deux hommes étaient debout.
Le Premier Consul garda le silence pendant quelques secondes.
A la fin, se déridant, il alla au général Lafosse et lui pinça l'oreille, ce qui était chez lui un indice de bonne humeur.
Lafosse subit sans broncher cette familiarité d'un goût détestable.

Bonaparte lui dit :

— J'ai choisi la femme qu'il te faut, mon vieux camarade.
— Vous êtes trop bon, général.
— Tu peux te fier à moi sous tous les rapports de convenance.
— Je suis absolument tranquille, ajouta Lafosse; pourtant...
— Pourtant quoi?
— Sans être absolument curieux, je ne serais pas fâché d'avoir quelques renseignements sur la personne que vous me destinez.
— C'est trop juste, dit Bonaparte; sache donc qu'elle est jolie.
— Je l'espère bien.
— Jeune encore.
— Encore?... répéta Lafosse en faisant la grimace.
— Oh! rassure-toi, dit Bonaparte; vingt-six à vingt-sept ans.
— Age raisonnable.
— Surtout pour une veuve.
— Ah! elle est veuve! dit le général Lafosse, soucieux.
— Cela te contrarie?
— Dame!
— Tu la verras... c'est la plus ravissante femme qui soit à Paris.
— C'est égal, j'aurais préféré...
— Bah! n'ai-je pas épousé une veuve, moi? dit Bonaparte.
Le mot était sans réplique.

Bonaparte continua :

— Ajoute à ses agréments personnels et à tous ceux que donne une grande éducation, une fortune.
— Je n'y tiens pas.
— Cinquante à soixante mille francs de rente prétend-on.
— C'est trop! s'écria le général Lafosse.
— J'équilibrerai vos deux situations, dit le premier consul.
— Ensuite?
— Que veux-tu savoir de plus? Sa réputation est intacte. Enfin, c'est un vrai cadeau que je te fais en te donnant la marquise d'Ermeil.
Le général Lafosse releva la tête.
— Une marquise! dit-il; c'est une marquise?
— Oui.
— C'est une marquise que vous voulez me faire épouser.... à moi?
— Sans doute.
— Vous n'y pensez pas, général, vous connaissez bien mes principes.
Bonaparte eut un mouvement d'épaules.
— Tes principes! tes principes!..... je les ai publiés; quels sont-ils?
— Haine de la noblesse et amour de la République! répondit Lafosse.
— Ah!.... tu es toujours républicain? dit lentement le premier consul.
— Toujours!... Et vous, général?
— Moi?

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

JULES FAVRE

« Je suis Républicain. »

Cette profession de foi, si concise, si significative, M. Jules Favre la faisait publiquement à l'âge de 26 ans. C'est avec cette netteté que le jeune avocat de Lyon affirmait devant la Cour des pairs sa croyance politique. On était en 1835, et il fallait un certain courage au défenseur des accusés d'avril pour commencer sa plaidoirie en jetant à la face des pairs de France assemblés, ce mot de République qui resplendissait alors d'une lueur offensante pour les yeux de l'aristocratie bourgeoise.

Jules Favre avait déjà confessé sa foi républicaine dans un article publié le 29 juillet 1830 par le *National*. Il avait réclamé l'abolition de la royauté et l'établissement d'une Constituante. Mais, comme celle de tant d'autres, sa voix à cette époque se perdit dans le désert. La France n'est pas mûre pour la République, disait-on encore, alors que pour élever un autre roi il fallait le déguiser sous le nom de République.

À la Révolution de 1848, Jules Favre, qui depuis douze ans appartenait au barreau de Paris, fit partie du gouvernement provisoire en qualité de secrétaire de Ledru Rollin, ministre de l'intérieur. Aux élections d'avril, il fut envoyé par le département de la Loire à l'Assemblée Constituante, où il fit partie du comité des affaires étrangères. Il remplit même pendant quelque temps les fonctions de sous-secrétaire d'Etat au même département.

Après l'élection présidentielle du 10 décembre, il fit à Louis-Napoléon Bonaparte une opposition vigoureuse, et ne craignit pas d'appuyer à la tribune la mise en accusation du prince-prétendant et de ses ministres, à propos de l'expédition de Rome. Il tonna encore contre cette politique d'intervention agressive dans l'Assemblée Législative, où l'avaient envoyé les suffrages des électeurs du Rhône.

L'attentat du 2 décembre l'écarta pour six ans de la vie politique. Il rentra au barreau. Il se fit le défenseur de Brasiano, compromis dans le complot de l'Opéra-Comique. Il plaida dans l'affaire Doineau à Oran, pour le chef arabe Bel-Hadj, et pour Orsini, dont son éloquence ne put sauver la tête.

Paris envoya Jules Favre siéger, en 1858, au Corps Législatif, où il est resté chef reconnu de l'opposition jusqu'à la catastrophe de Sedan. Il était alors à la tête de ce fameux groupe des *Cinq* qui tint si bravement et si haut le drapeau de l'opposition républicaine, à une époque où le pouvoir personnel ne tolérait pas le contrôle.

Les derniers événements l'ont porté à la vice-présidence du gouvernement de la défense nationale et au ministère des affaires étrangères.

Dans cette haute et difficile position, M. Jules Favre s'est montré à la hauteur de la rude tâche que lui avaient imposée son talent et son dévouement à la République. Le grand orateur s'est révélé grand politique et grand citoyen.

Aujourd'hui, et après quarante ans de luttes, il peut dire plus que jamais, et devant la France républicaine : « Je suis républicain. » Il ne sera pas démenti, car du républicain Jules Favre a toutes les vertus.

LÉO DE BERNARD.

SOUVENIRS DU SIÈGE DE PARIS

LE CHEVALIER DE FONVIELLE

[Suite]

« Vers une heure du matin, un bruit semblable à celui qui avait interrompu mon premier sommeil me réveilla une seconde fois; la lune ayant tourné, j'allumai ma bougie que je cachai dans ma garde-robe, et j'allai, de mon cabinet, observer ce que ce pouvait être.

« Quoique déjà la clarté de la nuit commençât à baisser, à la première vue je ne pus m'y tromper.

« Aux différents costumes que je vis défiler, je reconnus des troupes étrangères. Je voyais sans

être vu; je pris le parti de ne bouger de mon poste que lorsque tout ce corps d'armée aurait filé.

« Parvenu au sommet de la montagne, ce corps d'armée, que je crus pouvoir évaluer à vingt mille hommes, tourna sur sa gauche et alla occuper cette pointe, qu'il m'avait paru étonnant que nous n'eussions pas occupée avant lui.

« Quand le silence fut rétabli autour de moi, je rentra dans ma chambre, et je me jetai de nouveau sur mon lit. Il était alors au delà de trois heures trois quarts.

« À quatre heures, de grands coups frappés sur les barreaux sonores de ma grande grille me réveillèrent de nouveau; j'étais à peine en marche pour aller voir ce que c'était, lorsque le bruit plus perçant de la cloche, dont la chaîne pendait en dehors, se fit entendre. Je doublai le pas, et, arrivé dans la cour, j'aperçus des cavaliers en dehors de la grille. Sans balancer, j'allai à eux et j'ouvris la porte bâtarde.

« Ils n'étaient que deux : c'étaient des Cosaques armés de longues lances, auxquels je demandai ce qu'ils voulaient. « Odvi ! » me dirent-ils, en me faisant le signe du boire, et un mouvement de la main comme pour me dire : « Va chercher. » Je les quittai en leur faisant signe à mon tour de rester là et de m'attendre. Je revins à eux avec une bouteille d'eau-de-vie et un verre. Je présentai ce verre à l'un d'eux, qui me le tendit sans descendre de cheval, et le laissa remplir, après quoi il me le présenta, me faisant signe de boire. Je crus que c'était, de sa part, un acte de défiance; pour le rassurer, je pris une gorgée et lui rendis le reste, qu'il avala tout d'un trait. Il passa le verre à son camarade, qui en usa de même, ce qui me fit connaître que c'était une politesse que j'avais reçue, et non l'expression d'un soupçon.

« Cela fait, je crus être quitte, et je fis un mouvement pour rentrer chez moi. « Alte ! » me cria un Cosaque. « Pain ! pain ! — Je n'en ai pas. — « Pain ! » Et en parlant ainsi, il tire un pistolet de son arçon, me présente le bout en ajoutant : « Pain, ou capout ! » Je lui fis, de la tête, un signe négatif, mais, de la main, le signe de prendre patience, et je montai à mon fruitier, où, entre autres fruits de conserve, j'avais au delà de dix-huit mille pommes des plus belles espèces, mes espaliers, qu'on venait voir par curiosité, étant des plus beaux et des plus riches des environs de Paris.

« Je pris autant de pommes que mes mains et mes bras purent en contenir, et les leur apportai. Ils les examinèrent, en goûtèrent chacun une, et, les trouvant à leur goût, l'un d'eux me demanda : « Comment pelez-vous ça ? — Que dites-vous ? — « Comment ? comment ça ? comment pelez-vous ? — « — Pommes. — Eh bien ! pom ! pom ! » Et il me fit signe d'aller leur en chercher encore.

« Mes deux cavaliers disparurent sans me rien demander de plus, je refermai ma grille, et je compris que je pourrais me faire une parade de mon Prussien.

« Dès qu'il fut grand jour, je fus sur pied pour observer ce qui se passerait autour de moi. Je montai sur mes toits, d'où je découvris la montagne et la plaine. La route, jusqu'à Bondy, formait un coup d'œil magnifiquement horrible, étant remplie de troupes en marche. Au loin, se dirigeant vers Montmartre, une ligne semblable à celle qui filait sur le chemin de Bondy à Pantin paraissait immobile; mais sa tête, dont les arbres, qu'elle atteignait et dépassait, me dénonçaient le mouvement continu, me donnait l'idée de la progression de la lave descendant lentement des hauteurs d'un volcan pour envahir la plaine, qui bientôt sera couverte. Je ne m'arrête pas aux réflexions philosophiques que m'inspira ce spectacle imposant.

« J'allai à la cantine, où je trouvai Lefort qui y avait rassemblé une foule de débris qu'il avait été ramasser, en chiffonnier, dans les maisons du village. Il m'apprit que le curé avait été tué. Vaguant impunément, à cause de son costume de mendiant, au milieu des soldats étrangers, il avait vu ce pauvre curé, cantonné chez lui, descendre avec une corde par la fenêtre, ce que lui demandaient les rôdeurs; quand il n'eut plus ni vivres ni argent à leur donner, sa porte fut enfoncée, des coups de fusil furent tirés; lorsque Lefort entra chez lui, il

le trouva étendu mort et noyé dans son sang au milieu de sa chambre.

« Je rentra chez moi avec ce terrassier pour faire boire les chevaux et les vaches. Ces pauvres animaux tournèrent tristement la tête vers nous en nous voyant entrer; nous les fimes lever et les menâmes à l'abreuvoir. Désespéré de leur situation, je montai dans les greniers pour ramasser tout le fourrage épars sur le plancher, provenant des déchets du bottelage. En remuant ces débris, quelque chose brilla à mes yeux, je me baissai, et je trouvai une pièce de cinq francs, qui devint pour moi un trésor.

« Sans doute un des conscrits qui avaient logé chez moi, et dont plusieurs avaient pris les greniers pour gîte, y avait perdu cette pièce.

« Je remerciai la Providence qui m'envoyait ce secours inattendu, et j'envoyai au village mon terrassier, lequel revint chargé de pain que nous distribuâmes dans les crèches comme la veille. Lui, mon Prussien et moi, nous déjeunâmes copieusement avec du lait, des œufs, du pain de munition, des fruits et du vin.

« Bientôt commencèrent à paraître des maraudeurs; à mesure qu'ils arrivaient, je les conduisais au lit de mon Prussien, ils l'écoutaient, me considéraient avec une sorte de respect et s'en allaient sans me rien demander; ce manège dura jusque vers les neuf heures; alors ne paraissant plus de rôdeurs, je descendis à ma carrière.

« Avant d'y arriver, j'aperçus dix à douze militaires assis devant la porte de la cantine, sur les bancs de bois qu'ils avaient placés en dehors le long des murs; au lieu de les fuir, j'allai à eux : c'étaient des officiers russes, tous jeunes gens d'une figure douce, et parlant le français comme moi; j'en fus très-bien accueilli. Ils appartenaient à un corps de réserve de onze cents hommes, que j'aperçus couchés dans un champ de luzerne abrité par les murs de mon parc. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

(A cont nuer.)

L'ARTILLERIE

I

L'artillerie est aujourd'hui la grande actualité et la grande attente. Elle tonne et flamboie sur nos forteresses; sa voix superbe et formidable est celle de Paris lui-même, opposant à l'invasion la pierre de ses remparts, comme le grain de sable que Dieu fixe pour limite aux emportements de la mer, et lui jetant le cri sublime de la Bible : « Tu n'iras pas plus loin ! » Il ne peut donc être sans intérêt de repasser rapidement l'histoire de cet art terrible, devenu notre ressource suprême, et qui va disposer bientôt de nos destinées.

On a longtemps attribué l'invention de la poudre au moine allemand Berthold Schwartz. Nous regrettons que la critique moderne ait raturé cette légende. Ce feu terrestre, dérobé par un cénobite, avait la poésie du contraste. Quel qu'il soit, le mystérieux inventeur qui, le premier, mélangea le soufre et le salpêtre au charbon, tua tout un monde du fond de son laboratoire, en créa un autre, et transforma l'histoire aussi puissamment que l'imprimerie devait plus tard renouveler la pensée.

Rien de plus gauche, à son origine, que cette force terrible extraite des entrailles du monde ploutonique. Ses débuts rappellent ceux du lion de Milton se dépêtrant lourdement des fanges du chaos. Elle naît aveugle et difforme, se meut à tâtons et frappe au hasard. Connue dès le commencement du quatorzième siècle, la poudre, appliquée aux machines de guerre de l'époque, ne sert d'abord qu'à lancer des pierres et des carreaux d'arbalète. Elle se fait la servante de la catapulte. On dirait Prométhée esclave de Polyphème.

Vers 1388 les premiers canons apparaissent. Le musée d'artillerie conserve un des rares débris de cette artillerie primitive. C'étaient des tubes grossiers, formés de douves de fer, que renforçaient des



DÉFENSE DE PARIS. — Les mobiles bretons construisant des barricades dans le bois de Boulogne. — (Croquis de M. Sahib.)



LE SIÈGE DE PARIS. — Les tirailleurs des Ternes pénètrent dans le parc de la Malmaison occupé par l'ennemi. — (D'après les croquis de M. Léon Couturier.)

barde atteignit bientôt des proportions colossales. L'artillerie procéda comme la nature dans ses créations; elle commença par façonner des monstres

généraux des monnoies faire diligence d'entendre quelles quantités de cuivre estoient au royaume de France, pour aviser aux moyens d'iceux faire ar-

Schwarz, celui-là même qui passa plus tard pour avoir inventé la poudre. — Le 17 de mars 1374, — dit un manuscrit de la Bibliothèque nationale, — le-

anneaux. Ils se chargeaient par la culasse, au moyen d'une boîte de fer séparée du corps de la bouche à feu. On les haussait et on les baissait

anneaux. Ils se chargeaient par la culasse, au moyen d'une boîte de fer séparée du corps de la bouche à feu. On les haussait et on les baissait avec des poulies et des cordes. A ces premiers canons ou *quemons*, appelés aussi *acquécaus*, sarrés et *spérules*, succéda le gros canon inventé par Berthold

Schwartz, celui-là même qui passa plus tard pour avoir inventé la poudre. — « Le 17 de mars 1374, — dit un manuscrit de la Bibliothèque nationale, — le dit sieur Roy (Jean), étant acertainé de l'invention de faire artillerie, trouvée en Allemagne par un moine nommé Berthold Schwartz, ordonne aux

généraux des monnoies faire diligence d'entendre quelles quantités de cuivre estoient au royaume de France, pour aviser aux moyens d'iceux faire artillerie. » — La véritable invention du moine allemand fut de substituer la fonte à la forge, ce qui permit la confection des grosses pièces. La bom-

barde atteignit bientôt des proportions colossales. L'artillerie procéda comme la nature dans ses créations; elle commença par façonner des monstres lourds et traînants, plus effroyables que redoutables; elle eut ses mammoth et ses mastodontes. Au commencement du quinzisième siècle, les bom-



LE SIÈGE DE PARIS. — Les abords des nouvelles boucheries municipales. — (Dessin de M. Vierge.)

bardes ne jetaient encore que des boulets de pierre, qui, se brisant vite, ne pouvaient agir que par l'énormité de leur masse. On s'ingéniait donc à les fabriquer capables de projeter des rochers. Ces catapultes à feu faisaient un tapage de volcan. Froissart parle d'une bombarde de cinquante pieds de long,

« qui mettoit si grande noise au décliquer, qu'on oyoit le bruit des pierres qu'elle jectoit de cinq lieues durant le jour, et de dix durant la nuit, ce qui causoit si grande paour, qu'il sembloit que tous les diables feussent par chemins. »
Le canon de Mahomet II, fondu par un renégat

hongrois pour le siège de Constantinople, est resté célèbre. Ce colosse de bronze chassait des boulets de quinze quintaux et de douze palmes de circonférence. Il était traîné sur rouleaux par mille jongs de bœufs; deux cents hommes l'escortaient pour le tenir en équilibre; deux cents pionniers et cin-

quante charrons le précédèrent pour mettre en état les ponts et les chemins par lesquels il devait passer. Son premier essai répandit l'effroi d'une éruption volcanique. On le traîna devant la porte du sérail, à Andrinople, et le sultan, rapportant les historiens grecs, « craignant que l'horrible fracas de

la détonation ne rendit sourds ceux qui en seraient proches, fit prévenir les habitants de l'heure où il serait tiré. — L'effrayante puissance de l'islam semblait s'être concentrée dans cette machine formidable; elle frappa de terreur l'imagination populaire. Cinquante ans après, Albert Dürer en rêvait encore, et il la gravait, en même temps que les *Visions de l'Apocalypse*, dans sa célèbre estampe intitulée : *le Canon*. — Il s'étale sur le premier plan, pareil à une tour ronde renversée. A côté de lui, se tient debout, comme le cornac près de l'éléphant, un Turc au profil farouche, à barbe sgrifagne. L'homme regarde, la tête en avant, l'immense horizon qui se déploie sous ses yeux : villes couronnées de dômes et dentelées de clochers, bassins fertiles, riches métairies, campagnes rayées de cultures, moissons ondoyantes, la civilisation européenne concentrée dans une perspective. Le dragon oriental menace tout cela : son féroce gardien semble prêt à le lâcher contre ce monde splendide et paisible. Tout à l'heure il vomira sur lui des quartiers de rocs et des torrents de bitume. — Heureusement le monstre avortera; il lui fallut deux mois pour franchir les trente-six lieues qui séparent Andrinople de Constantinople. Arrivé devant la capitale de l'empire grec, il ne joua, pendant le siège, que le rôle d'un épouvantail. On mettait deux heures à le charger; sept cents hommes étaient occupés à le servir, et il ne pouvait tirer que huit coups par jour. Il creva bientôt d'une charge trop forte, et, comme le taureau de Phalaris, qui dévora son sculpteur, il tua d'un éclat le Hongrois qui l'avait fondu. — Puissent les canons Krupp de la Prusse faire pareil avortement et pareille besogne! Aussi bien, Paris n'est pas Byzance : il n'imitera pas, en controversant des questions de dogmes et de casuistique révolutionnaires pendant que l'ennemi cerne ses remparts, la ville dégénérée et puérile qui dissertait sur le *logos* et sur l'*homousios* tandis que le bélier turc battait ses murailles. Paris repoussera les nouveaux barbares.

C'était là, du reste, l'effet ordinaire de ces engins mal fondus, montés sur d'informes échafaudages, presque incapables de mouvement et de direction; ils étaient moins dangereux à l'ennemi qu'à leurs canonnières. La déception produite par leur impuissance fut telle qu'on crut bientôt que les canons n'étaient bons qu'à effrayer les chevaux par leur flamme et leur explosion. Macchiavelli propose aux généraux de son temps d'interrompre par une trouée la ligne de bataille en face des batteries ennemies. Cette tactique lui paraît suffire pour annuler l'artillerie; il ne compte pas que dans une bataille les canons puissent tirer deux fois.

A la fin du quinzième siècle, cent cinquante ans après l'invention des bouches à feu, l'artillerie fait un progrès immense. Elle se fortifie et se mobilise. Le bronze est substitué au fer dans la fonte des pièces, le fer à la pierre dans leurs projectiles. Le boulet fondu fait ses premiers ravages dans les batailles et sa première trouée dans les sièges. Le donjon féodal n'est plus invulnérable; le canon déchire et dépèce sa lourde armure de granit. Presque en même temps, le *tourillon* est trouvé; la pièce, liée à l'affût qui monte sur des roues, peut changer d'inclinaison et se mouvoir rapidement. La bête ignivome qui rampait pesamment à terre, prend des pieds et presque des ailes. L'affût à roues réalise l'antique métaphore du char de la Foudre. C'est la France qui accomplit ce progrès soudain : les douze pièces que Louis XI fit couler en fonte verte et qu'il nomma les Douze Pairs de France, restèrent longtemps les canons-modèles. L'artillerie française, passant les Alpes avec Charles VIII, éblouit et foudroya l'Italie. A ses grandes bombardes, à ses longues couleuvrines, à ses fauconneaux agiles, tirés par de rapides attelages qui, pour le combat, lâchaient leur avant-train, et, sur le champ, étaient en batterie, les armées italiennes n'avaient à opposer, plus pour la montre que pour l'usage, que des canons fainéants trainés par des bœufs. L'effet fut décisif et terrible : l'art de la guerre fut dès lors changé.

L'arme à feu devint bientôt portative : dès les premières années du quinzième siècle apparaît la couleuvrine à main, dont le musée d'artillerie possède un des rares débris. C'est un simple canon de

fer forgé, percé d'une lumière; sur le côté droit du tonnerre est un petit épaulement destiné à recevoir et à préserver la poudre d'amorce. Le feu était mis à la main, au moyen d'une mèche allumée; des cordes attachaient ce canon à un fût de bois. Deux hommes étaient attachés au service de la couleuvrine; l'un la portait, l'autre mettait le feu. A cet état d'ébauche, la couleuvrine n'était encore qu'un canon à peine redressé. — L'arquebuse à croc vint ensuite : presque aussi pesante qu'une petite bombarder, elle lançait des balles de plomb de douze et treize livres. Le crochet dont elle était munie la fixait sur un chevalet au moment du tir. L'invention du serpentín facilita prodigieusement son usage. Ce procédé semble grossier à nos yeux modernes : c'est une pince courbe dans laquelle une mèche enflammée était fixée par une vis, et qu'une détente abaissait sur le bassinet. Mais, comparé à l'ancien système, le serpentín était l'éclair remplaçant la torche. Jusqu'alors, le couleuvrinier portait sa mèche liée à la ceinture dans les marches, et enroulée autour du bras droit quand il combattait. Le coup partait au hasard, et, trois fois sur dix, blessait le tireur.

Un chroniqueur du seizième siècle d'peint naïvement la peur que l'arquebusier avait de son arme :

« Quant aux arquebousiers, ils n'osent pas courir en joue, leurs bastons étant gros pétards, courts, pesants et mal aisez à manier comme épais et trop renforcés qu'ils estoient au prix de leurs balles fort minces, plus assez que d'une pistole, où ils mettoient le feu avecque la main, tournant en effroy et sursault le visaige d'un austre côté en arrière, avec (par aventure) plus de peur que ceulx n'en devoient avoir à qui le coup s'adres-soit; si que c'eust esté un bien grand malheur s'il y eust donné, puisque la mire ne s'y adressoit pas. »

Le serpentín avait surtout le mérite d'améliorer le pointage. Ce fut l'Espagne qui l'inventa, et l'armée française paya les frais de la découverte. Les arquebusiers de Pescaire décidèrent à Pavie du sort de la journée. La leçon, du moins, ne fut pas perdue : les armes à feu furent substituées aux arbalètes dans l'armement de notre infanterie. Brantôme dit que la reine mère, déclarée régente, « envoya par toute la France, et principalement des bonnes villes, tant de frontières que aultres, des commissaires maîtres de requestes pour leur recommander, entre autres choses, surtout qu'ils eussent à se pourvoir et garnir de bons harquebus, armes seures et propres dont les ennemis s'en estoient si bien pourvus et aydés à défaire le roy en ceste bataille. A quoy obéirent les villes et le pays, non pour en user d'abord, mais pour en faire leur provision seulement; car ils demeurèrent longtemps sans s'en pouvoir accommoder, tant ils aymoient leurs arbalètes. Du despuis, il y a environ soixante ans, ils s'en sont si bien accommodés qu'ils en font la leçon aux aultres. »

La platine à rouet, originaire d'Allemagne, suivit de près le serpentín. Elle remplaçait la mèche par une pierre à feu insérée sur une rondelle d'acier cannelée, à laquelle un mécanisme imprimait des rotations énergiques. Les étincelles jaillissaient du frottement, et le coup partait. Le rouet s'adapta surtout aux mousquets de la cavalerie. Cette arquebuse rapetissée devint le *pétrinal* qui, raccourci encore, s'appela la *pistole* ou le pistolet. Arme équestre par excellence, la pistole à rouet fit toutes les guerres de la fin du seizième et des premières années du dix-septième siècle. Manié par les reîtres allemands, il devint le ressort d'une tactique nouvelle. De leurs profonds escadrons, un premier rang se détachait au galop et faisait feu sur l'ennemi; puis, au galop encore, il allait se reformer derrière l'escadron, rechargeant ses armes : chaque rang défilait ainsi à son tour, égrenant son feu.

On suit, dans les collections d'armes, sur les râteliers des armes à rouet, les progrès lents, mais constants, de ce nouvel appareil. C'est d'abord un mécanisme énorme, extérieur au corps de platine; il y est rattaché, mais non point soudé. Les pièces diminuent ensuite de volume, puis elles entrent

dans la platine, s'y tassent, s'y enfoncent et finissent par s'y noyer complètement.

(Liberté.)

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(La suite au prochain numéro.)

DOCUMENTS HISTORIQUES

Nous avons pensé que, dans un journal dont on fait collection, les documents suivants sont bons à enregistrer :

LA LETTRE DE LA REINE D'ANGLETERRE

« Au nom de Dieu et de l'humanité, écrivait la reine d'Angleterre, si Votre Majesté peut le faire sans compromettre sa victoire, qu'elle évite une plus grande effusion d'un sang précieux pour les deux nations, et qu'elle épargne cette belle ville de Paris. »

LA RÉPONSE DU ROI GUILLAUME

« Que Votre Majesté se rassure. Dieu m'est témoin si je regrette l'effusion d'un sang précieux. Aussi ne tiendra-t-il pas à moi qu'il n'en soit pas versé une goutte de plus. Mais ce n'est que dans Paris que peut être signée une paix durable, qui mette à l'avenir l'Europe à l'abri de toute atteinte de l'ambition militaire de la France. Toutefois, je m'y prendrai de manière qu'il soit versé le moins de sang possible, et que cette belle ville n'ait point à en souffrir. »

LES PRÉTENTIONS DE M. DE BISMARCK

« La tactique du chancelier fédéral est curieuse à étudier. A notre ministre des affaires étrangères, il déclare brutalement qu'il veut l'Alsace et la Lorraine. Dégagé de toute préoccupation politique d'un ordre élevé, il avoue cyniquement qu'il prétend humilier la France, détruire à jamais sa puissance militaire, en faire une nation de second ordre.

« Aux étrangers, aux citoyens des pays neutres, il tient un autre langage.

« Les idées sont les mêmes, mais la forme est différente. Il descend à plaider sa cause. « La Prusse veut l'Alsace et la Lorraine », dit M. de Bismarck. Nous reproduisons le sens exact de ses paroles, sinon les mots qu'il prononçait naguère.

« En quoi ces prétentions peuvent-elles émouvoir l'Europe? N'est-ce pas la France qui nous a déclaré la guerre? N'est-ce pas la France qui, la première, a prononcé le mot de rectifications de frontières? Si la fortune n'avait pas trahi les armes impériales, on sait le sort qui attendait l'Allemagne; on sait que la France aurait repris les frontières du Rhin. Elle a hautement déclaré ses intentions, et personne n'a dit mot.

« Je suis vainqueur (dans la conversation le chancelier fédéral se laisse souvent aller à tout rapporter à lui seul), je suis vainqueur, et après des victoires inouïes, après la capture d'une armée entière, prisonnière avec le chef de l'Etat, après des triomphes dont l'histoire n'offre aucun exemple, on me dit : retirez-vous sans rien conserver que la gloire! Pour qui me prend-on? Suis-je donc un enfant? Et quand je le voudrais, quand je serais assez fou pour me payer de mots sonores, pourrais-je le faire? L'Allemagne qui a versé son sang sur les champs de bataille, qui a dépensé des milliards, qui a pris les armes contraintes et forcées, l'Allemagne, satisfaite d'avoir établi la République en France, va-t-elle se retirer devant cette phrase du gouvernement parisien :

« Ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses? »

Non ! il lui faut des garanties, et si je commettais la faute de n'en point exiger, elle me ferait payer cher mon imprévoyance politique. D'ailleurs, qu'est-ce que je demande? Les provinces allemandes, rien de plus. On nous les a arrachées par la force, c'est par la force que nous les reprenons. Que la France garde Metz. Metz ne fait pas partie de l'Allemagne, et je puis m'en passer. Mais si la guerre se prolonge, si l'obstination des Français m'oblige de nouveau à répandre le sang, mes conditions seront plus dures. »

Tel fut le dernier mot de M. de Bismark dans une circonstance récente qu'il n'est pas nécessaire de désigner plus clairement; car, entre Parisiens, on s'entend à demi-mot.
(Ecteur libre.)

LETTRÉ DE L'IMPÉRATRICE TROUVÉE
AUX TUILÉRIES

Sur le Nil, à bord de l'Impératrice,
27 octobre 1869.

Mon bien cher Louis,

Je t'écris en route sur (illisible) sur le Nil. Te dire que nous avons frais ne serait absolument pas la vérité, mais la chaleur est fort supportable, car il y a de l'air, mais au soleil c'est autre chose! d'ailleurs par télégraphe je te dis l'état de l'atmosphère. J'ai de tes nouvelles et celles de Louis tous les jours par télégraphe, c'est merveilleux et bien doux pour moi, puisque je suis toujours tenue à la rive amie par ce fil qui me rattache à toutes mes affections.

Je suis dans le ravissement de notre charmant voyage et je voudrais t'en faire la description; mais tant d'autres plus savants et plus charmants conteurs que moi ont entrepris cette œuvre qu'il me semble que, dans l'admiration muette, je dois m'enfermer.

J'étais bien tourmentée de la journée d'hier et de te savoir à Paris sans moi; mais tout s'est bien passé, à ce que je vois par ta dépêche. Quand on voit les autres peuples, on juge et apprécie bien plus l'injustice du nôtre. Je pense, malgré tout, qu'il ne faut pas se décourager et marcher dans la voie que tu as inauguré (sic); la bonne foi dans les concessions données, comme du reste on le pense et dis (sic), est une bonne chose, j'espère donc que ton discours sera dans ce sens, plus on aura besoin de force plus tard, et plus il est nécessaire de prouver au pays qu'on a (sic) des idées et non des expédients.

Je suis bien loin et bien ignorante des choses depuis mon départ pour parler ainsi, mais je suis intimement convaincue que la suite dans les idées, c'est la véritable force; je n'aime pas les coups (sic), et je suis persuadée qu'on ne fait pas deux fois dans le même règne des coups d'Etat; je parle à tort et à travers, car je prêche un converti qui en sait plus long que moi. Mais il faut bien dire quelque chose, ne fut-ce (sic) que prouver ce que tu sais, que mon cœur est près de vous deux que j'aime à être les jours de souci et d'inquiétude.

Loin des hommes et des choses on respire un calme qui fait du bien, et, par un effort d'imagination, je me figure que tout va bien, puisque je ne sais rien. Amuse-toi, je crois indispensable la distraction, il faut se refaire un moral comme on se refait une constitution affaiblie, et une idée constante finie (sic) par user le cerveau le mieux organisé.

J'en ai fait l'expérience, et, de tout ce qui dans ma vie a terni les belles couleurs de mes illusions, je ne veux plus en entretenir le souvenir; ma vie est finie, mais je revis dans mon fils, et je crois que ce sont les vraies joies celles qui traverseront son cœur pour venir au mien.

En attendant je joui (sic) de mon voyage, des couchés (sic) du soleil, de cette nature sauvage cultivée sur les rives dans une largeur de 50 mètres (sic), et, derrière le désert avec ses dunes et le tout éclairé par un soleil ardent.

Au revoir et crois à l'amitié de ta toute dévouée.
EUGÉNIE.

LA SCIENCE A LA GUERRE

(Suite et fin)

C'est encore ici le lieu de raconter les observations faites par M. le général Morin, à Metz, conjointement avec la commission des principes du tir de l'école d'artillerie, dont MM. Piobert et Didion faisaient partie. Les expériences dans lesquelles ces faits se sont manifestés de la manière la plus énergique avaient pour but de déterminer les lois de la résistance de l'eau au mouvement des projectiles. Elles ont été exécutées sur le bastion qui a servi aux belles recherches d'hydraulique de MM. Poncelet et Lesbros, en tirant horizontalement et parallèlement au-dessus de la surface du niveau des

projectiles qui pénétraient dans l'eau après avoir traversé un orifice fermé par une volige de sapin. On a tiré ainsi des boulets pleins des diamètres de 108 millimètres, 1 décimètre, 160 millimètres et 220 millimètres, des obus de différents diamètres d'épaisseur, et par conséquent de poids divers. Les vitesses initiales des projectiles ont varié de 70 à 500 mètres par seconde. La résistance que l'eau opposait par son inertie à la pénétration des projectiles acquérait souvent une intensité telle que les obus étaient brisés en fragments parfois très-nombreux.

Le barrage, très-solide en charpente et formé de poteaux de 25 centimètres d'équarrissage recouverts de madriers de 8 centimètres, était, après chaque séance dans laquelle on tirait un petit nombre de coups, tellement fatigué, qu'il fallait le réparer et le consolider sans cesse. La digue en terre, qui avait près de 4 mètres au moins d'épaisseur à son sommet, était fortement ébranlée à chaque coup, et les observateurs la sentaient trembler sous leurs pieds. Tous ces effets étaient dus aux mêmes causes que celles signalées par M. Séguier; mais, observés sur une grande échelle, ils n'ont rien qui ne soit tout à fait conforme aux principes de la mécanique et aux lois de la transmission du mouvement.

D'autres expériences curieuses viennent de détruire certaines croyances assez générales: tout le monde croit, d'après le dire même de tireurs habiles, qu'une balle de pistolet tirée à travers un carreau de verre laisse après son passage un trou régulier, parfaitement rond. Eh bien, il n'en est rien dans le plus grand nombre des cas. Il est facile de se livrer à un pareil exercice et de vérifier soi-même les résultats suivants: la trouée pratiquée à travers une lame de verre par une balle de pistolet ordinaire est plus ou moins irrégulière, suivant la charge de projection. Le verre peut aussi être brisé en nombreux fragments. D'autres fois, l'ouverture est accompagnée de raies s'entrecroisant, de fentes nombreuses imitant des dessins plus ou moins réguliers, analogues aux feuilles d'acanthé.

Le trou de balle est franc lorsque la charge est modérée; quelques fentes, trois ou quatre, divergent autour de l'ouverture circulaire. Mais l'un des effets les plus surprenants est relatif aux trous pratiqués dans une masse de plâtre formée de deux feuilles juxtaposées. Avec une charge déterminée, la balle du pistolet peut y faire une ouverture aussi grosse qu'un boulet de vingt-quatre. Les ébarbures sont disposées de la même manière sur les deux faces, en sorte qu'il devient impossible de distinguer la face par laquelle la balle a pénétré d'avec celle qui correspond à la sortie. Une expérience bien simple montre à quoi tiennent ces résultats.

Prenez une balle ordinaire et laissez-la tomber dans un seau d'eau; vous verrez une grosse bulle d'air, suivie de quelques autres plus petites, venir crever à la surface liquide lorsque le projectile aura atteint le fond du vase. La quantité d'air ainsi dégagée est vingt fois environ le volume de la balle. Il en est de même lorsqu'on tire un coup de feu, le projectile entraîne avec lui une masse d'air évaluée à cent fois son volume et capable de produire une très-large ouverture. Ces effets ont été étudiés par M. Melsens avec tout le soin possible.

Nous terminerons cet exposé par la description de la préparation du fulmi-coton.

Il suffit de plonger pendant quelques minutes du coton cardé dans un mélange d'acide nitrique et d'acide sulfurique, d'après les proportions que nous avons indiquées, puis de laver ce coton dans de l'eau un peu alcaline (que l'on rend telle avec une petite dose de potasse), et en dernier lieu dans de l'acide nitrique très-étendu d'eau, pour obtenir le coton-poudre; il faut encore avoir la précaution de lui faire subir un dernier lavage et de le laisser sécher. On voit que la préparation de ce produit n'est pas bien difficile; on pourrait ainsi se procurer une poudre facilement excellente et pouvant remplacer, dans un moment donné, la poudre de guerre; la détérioration des armes ne se produit qu'après un certain temps, et encore y aurait-il moyen d'y obvier, en grande partie du moins; mais les détails relatifs à ces précautions nous entraîneraient trop loin et ne seraient pas d'une utilité immédiate.
A. BOILLOT.

CHRONIQUE MUSICALE

LA MUSIQUE SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE

Je sens qu'on me tire par la manche; je me retourne; c'est un des personnages les plus considérables de notre administration, qui me tient à peu près ce langage:

«Faites court.... Point de longues phrases, ni de dissertations hors de propos. A l'heure qu'il est il n'y a plus un violon dans Paris, ou s'il en reste un aussi obstiné que le légendaire coucou de Versailles, le bruit de la fusillade empêche qu'on l'entende.»

Je me rends donc à cette injonction, et je ferai court; c'est dit. D'ailleurs, dans notre petite république du *Monde illustré*, ce doit être comme dans la grande: il faut obéir à la loi, parce qu'il va de soi qu'elle est faite pour le bien général et non dans l'intérêt trop étroit de M. un tel et de sa dynastie.

Je risquerais bien pourtant une réflexion, à savoir que pendant une quinzaine de jours, les Prussiens modestement dissimulés dans les bois ont fait moins de bruit que la plus timide ritournelle de leur compatriote Wagner. Le violon plus haut cité aurait eu beau jeu à se livrer aux arts de la paix.

On aurait même pu, si on y avait eu le cœur, ouvrir l'Opéra-Comique et jouer en toute sécurité quelque pastorale du répertoire; pas une nuance de l'orchestre n'eût été perdue; et Mlle X. elle-même, bien qu'elle n'ait pas de voix, se fût fait entendre très-distinctement. Cela parce que la symphonie du canon Krupp tant annoncée, et qui devait nous assourdir, n'est pas encore commencée. Les matelots de nos forts, dans leur dilettantisme, n'en ont point permis l'exécution.

Mais ce sont là mes affaires de simple citoyen et de simple garde national. Je retourne à mes affaires musicales, en reprenant mes croquis du théâtre révolutionnaire.

Le 13 janvier 1791 parut le mémorable décret par lequel fut fondée la liberté des théâtres. Or il faut croire que la nation possédait à l'état latent un goût singulièrement effréné pour les spectacles, car on vit aussitôt s'ouvrir soixante-trois théâtres dans Paris (qui alors ne renfermait guère plus de 600,000 habitants); sur ce nombre on en compta jusqu'à dix-sept jouant l'opéra. C'étaient:

L'Opéra-National — installé dans la salle de la Porte-Saint-Martin.

L'Opéra-Comique — salle Favart.

Le Théâtre des Amis de la Patrie — rue de Louvois.

Le Théâtre National — rue de la Loi, ci-devant de Richelieu, à la place du square Louvois actuel.

Le Théâtre de l'Égalité — salle de l'Odéon.

Le Théâtre de la Montagne — salle Montansier, théâtre actuel du Palais Royal.

Le Théâtre du Lycée des Arts — rue Saint-Honoré.

Le Théâtre de la Gaîté — ancien théâtre des Grand-Danseurs-du-Roi, au boulevard du Temple.

Les Délassements-Comiques.

Le Théâtre patriotique — salle de l'Ambigu, alors au boulevard du Temple.

Le Théâtre des Sans-Culottes — salle Molière, laquelle existe encore au coin du passage de ce nom et de la rue Saint-Martin.

Le Théâtre de la Cité — devenu le théâtre Mozart, puis le Bal de la Veillée, puis le Prado, enfin démoli dernièrement pour faire place au tribunal de commerce.

Le Théâtre Lyri-Comique — au coin de la rue de Lancry et du boulevard.

Le Théâtre des Jeunes-Élèves — rue Dauphine.

Le Boudoir des Muses — rue des Filles-du-Calvaire.

Le Théâtre du Marais — construit par Beaumarchais, rue Culture-Sainte-Catherine.

Le Théâtre des Victoires-Nationales — rue du Bac.

Encore nous ne comptons pas le Théâtre des Troubadours, celui des Variétés-Comiques, celui des Élévées-de-Thalie, ni les innombrables cafés dramatiques tels que le café Yon, le café Godet, celui de la Jeune-Malaga, qui jouaient à foison des opérettes et des saynettes en musique.
ALBERT DE LASALLE.

(Sera continué.)

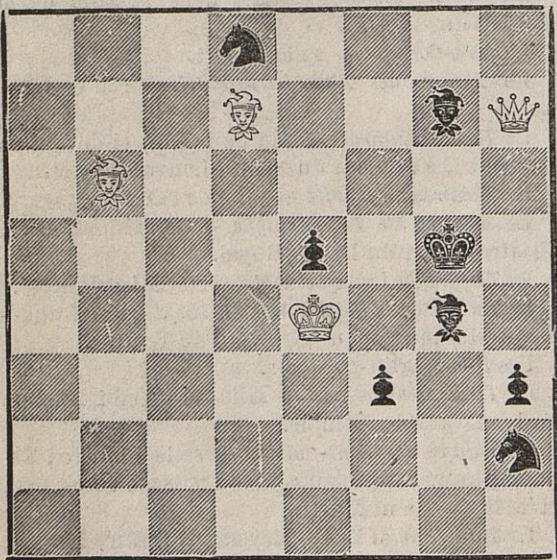


LE SIÈGE DE PARIS. — L'usine Plazanet, fabrique de substances explosibles, à Vaugirard, après l'explosion. — (D'après un croquis de M. Sellier.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 350

COMPOSÉ PAR M. LOYD



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 348

- | | |
|--|------------------------|
| 1. D 2 T | 1. R pr. T (Var.) |
| 2. D 6 R, échec | 2. R pr. D (1) |
| 3. F 4 C, échec et mat. | |
| (1) | |
| 3. D 4 C, mat. | 2. R 4 C ou 5 F |
| (A) | |
| 2. D ou F pr. C, échec et mat le coup suivant. | 1. C 5 T ou 6 D, échec |
| (B) | |
| 2. T pr. C, échec | 1. C 4 R |
| 3. D 7 F, échec et mat. | 2. R 5 F |

Mentions provisoirement suspendues pour cause majeure.

P. JOURNOUD.

Ambulance internationale du passage Violet

On ne saurait trop louer l'initiative privée qui veut bien prêter son concours au Gouvernement pour les secours à donner aux malheureux blessés. En dehors de la Société Internationale de Genève, un grand nombre d'ambulances ont été créées dans Paris. Une nouvelle société vient de fonder l'Ambulance internationale du passage Violet, où cent lits pourront être installés.

Est membre de la Société toute personne qui souscrit soit pour l'entretien d'un ou plusieurs lits à raison de 45 fr. par lit et par mois, soit pour une cotisation de 20 fr. par mois au minimum pendant la durée de l'ambulance, soit pour un versement minimum de 50 fr. une fois payés.

La Société accepte avec reconnaissance les dons en nature, tels que linge, charpie, objets alimentaires, médicaments, ainsi que toute somme en argent, quelle qu'elle soit.

Le conseil d'administration est formé de MM. Coquaud (l'abbé), curé de Saint-Eugène, président; Paravey, vice-président; Delamotte, Massé, Aviet, Bouissin, Debbeld, Galand, Heimar.

On souscrit chez le Président, 52, faubourg Poissonnière, et chez tous les autres membres.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

JOURNAL OFFICIEL
DES
GARDES NATIONALES DE FRANCE

(Recueil mensuel)

10 francs par an

Administration : Librairie Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, Paris.

CARTES-POSTE

ET PAPIER RÉGLEMENTAIRE

POUR LA CORRESPONDANCE AVEC LES DÉPARTEMENTS PENDANT L'INVESTISSEMENT DE PARIS

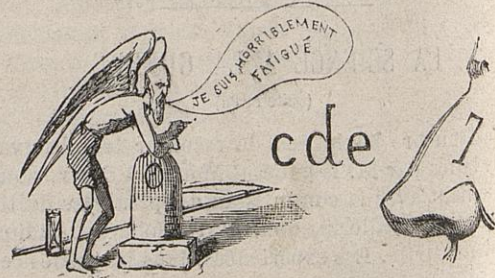
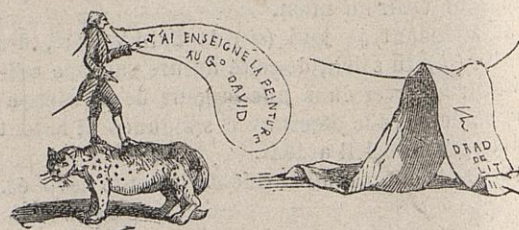
I. — CORRESPONDANCE OUVERTE

Cartes-poste, avec adresse formulée au verso. Prix, par paquet de 25 cartes... 30 cent.

II. — CORRESPONDANCE FERMÉE

Papier à lettre avec la formule de l'adresse. Prix, le cahier de 25 feuilles... 50 cent.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Garde ton injure en toi-même, cela vaudra mieux que de la venger.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE